

quelle on peut consulter ce que nous en dismes dans ce journal [1].

L'assemblée entier de ces monts de glaces éternelles occupe en Suisse un espace d'environ 66 lieues du levant au couchant, depuis les bornes occidentales du Valais, vers la Savoie, jusqu'aux bornes orientales du pays des Grisons, vers le Tirol. Le centre de ces monts neigés est occupé par le grand S. Gothard, le Tourke & le Grimsel.

Quoique ces montagnes offrent des singularités frappantes, l'auteur de cet article n'entre pas dans tous les détails, il aime mieux renvoyer aux ouvrages qui en traitent directement. Il se borne à des observations essentielles sur les glaciers en général, & il les présente dans un ordre & avec une précision propres à donner une idée juste de ces phénomènes & de leurs causes.

I. Et d'abord, il y a *divers genres* de glaciers, dont la neige est le principe & la cause. On peut les rapporter à trois genres, qui renferment chacun une multitude d'espèces : 1°. les monts de neige & de glace : 2°. les vallons glacés : 3°. les glaciers formés au-dessous par la fonte des neiges qui se gèlent de nouveau.

[1] Juillet, 1770.

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse;

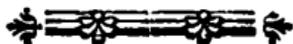
DEDIÉ AU ROI.

J U I N 1773.



A NEUCHÂTEL;

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





3

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

J U I N 1773.

P R E M I E R E P A R T I E.
A N N A L E S L I T T É R A I R E S
D E L A S U I S S E.

I. *ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines.*
TOME XXI. Yverdon. 1773.

ON appelle *glacière* le lieu où l'on serre pendant l'hiver de la glace ou de la neige, afin de la conserver & de s'en servir en été. Le nom de *glacier* commence à être affecté par l'usage à ces amas énormes de neige & de glace permanantes, que l'on voit à une

A ij

grande élévation au-dessus du niveau des mers , & que les chaleurs de l'été ne peuvent fondre entièrement. Les montagnes de l'Islande , les Cordilieres du Pérou , les Alpes de la Suisse & de la Savoie présentent aux voyageurs étonnés ce brillant spectacle , avec des variétés qui naissent des circonstances , du climat & de la hauteur des montagnes.

Tous ces phénomènes singuliers ont été observés par différens auteurs , dans ce siècle où l'étude de la physique a été cultivée avec plus de soin. On apprend à connaître les montagnes du Pérou par ce qu'en ont écrit les célèbres académiciens de Paris qui ont fait ce voyage. Pour celles d'Islande , on peut consulter MM. Thorkeljon & Olavius , pour les Alpes Suisses , MM. Scheuchzer , Hottinger , Christen , Cappeler , Altmann , Merian , de Haller & Bertrand ; pour la vallée de Siementhal en particulier, M. Langhans ; pour les montagnes de Savoie , MM. de Saussure & de Luc , & l'auteur d'un petit ouvrage qui vient de paraître à Geneve. Mais personne n'a rassemblé plus de faits intéressans sur ces objets, que M. Grouner dans son *histoire naturelle des glaciers de Suisse*, 3 vol. in-8° ; ouvrage dont on ne doit pas juger sur la traduction absolument manquée, qui a été publiée à Paris en 1770 , & sur la-

quelle on peut consulter ce que nous en dismes dans ce journal [1].

L'assemblage entier de ces monts de glaces éternelles occupe en Suisse un espace d'environ 66 lieues du levant au couchant, depuis les bornes occidentales du Valais, vers la Savoie, jusqu'aux bornes orientales du pays des Grisons, vers le Tirol. Le centre de ces monts neigés est occupé par le grand S. Gothard, le Tourke & le Grimsel.

Quoique ces montagnes offrent des singularités frappantes, l'auteur de cet article n'entre pas dans tous les détails, il aime mieux renvoyer aux ouvrages qui en traitent directement. Il se borne à des observations essentielles sur les glaciers en général, & il les présente dans un ordre & avec une précision propres à donner une idée juste de ces phénomènes & de leurs causes.

I. Et d'abord, il y a *divers genres* de glaciers, dont la neige est le principe & la cause. On peut les rapporter à trois genres, qui renferment chacun une multitude d'espèces: 1°. les monts de neige & de glace: 2°. les vallons glacés: 3°. les glaciers formés au-dessous par la fonte des neiges qui se gèlent de nouveau.

[1] Juillet, 1770.

Sur les plus hautes cimes de ces montagnes , c'est une neige pure , accumulée de siècle en siècle , affaïssée , comprimée , dont l'humidité a été enlevée par les vents. Dans les heures les plus chaudes de quelques beaux jours d'été , la surface en est un peu fondue ; cette superficie regelant dès la nuit suivante , forme une croûte plus ferme.

Souvent cette neige durcie couvre comme une calotte , ou une cuirasse , un mont qui paraît isolé. Quelquefois c'est une suite de cones de différentes hauteurs , qui offrent des cimes toujours blanches. D'autres fois ce sont des pentes douces , des especes de plates-formes , & de terrasses couvertes aussi de neige ; elle fond & regele ; l'eau des sommets s'y arrête & s'y congele aussi ; de là des couches alternatives de neige & de glace. Lorsque la fonte des neiges supérieures est un peu considérable , les pentes se fillonnent , & il en naît des pointes , des pyramides & des variétés bizarres.

Entre ces monts il y a des vallons plus élevés que les vallées inférieures , & qui sont aussi remplis des neiges. Il y pleut rarement , mais il y tombe de la neige dans toutes les saisons de l'année. Cependant les rayons du soleil fondent la surface de cette neige , qui se gele de nouveau durant la nuit. Par

ces alternatives, il s'est formé à la longue une stratification de neige & de glace, qui a extrêmement élevé le vallon. Si cette masse est encaissée tout autour, il ne peut y avoir d'écoulement que par-dessous, au travers des scissures du roc. Si le vallon se comble jusqu'à une gorge, l'écoulement commencera par-là. Quelquefois ce vallon offre en été une surface unie, où les yeux éblouis se perdent dans l'étendue de plusieurs lieues. Tel est celui qu'on traverse dans le Valais, depuis Charmontana à Viesch, & qui a près de quatorze lieues. Quelquefois on découvre sur le plan même du lac, des élévations monstrueuses : ce sont des avalanches de neige, tombées des sommets environnans. La chaleur du soleil les arrondit, leur donne une forme conique, pyramidale, ou irrégulière, qui tient jusqu'à ce que la même cause qui les a produits, le fasse changer ou disparaître. --- Les vents pénétrant quelquefois dans ces lieux par quelque gorge, y accumulent des monceaux de neige rangée par bancs, ou par gradins, avec quelque espèce de régularité pour la position & la hauteur. Vous croiriez voir les ondes d'un lac agité par une tempête furieuse, & qui ont été subitement surprises & durcies par une congélation soudaine. --- Enfin, ces

lacs gelés se fondent pendant l'été ; ces fontes plus ou moins profondes , forment une troisieme espece d'irrégularités , très - variées chaque année. Cette glace se fond avec éclat, Les voyageurs curieux ne peuvent entendre sans admiration ces bruits répétés & augmentés par les échos d'alentour. Plus d'une fois ces fentes ont servi de tombeaux aux passans , & aux chasseurs imprudens.

Ces vallons supérieurs glacés , & surtout les vallons inférieurs , qui se trouvent ouverts par quelque gorge , donnent lieu à un troisieme genre de *glaciers* , plus varié encore. Si le vallon est creux , environné de montagnes , la neige & la glace s'y trouvent encaissées jusqu'au niveau des gorges ; si elles se fondent , elles ne s'écoulent que par-dessous , au travers des scissures du rocher. Si le fond du vallon est fort ombragé par les sommets , il peut se former un cone de glace dans le milieu de la vallée , parce que le haut se fond en rond , suivant l'ombre & le cours journalier du soleil. D'autres vallons , sans être ainsi creusés , ont à quelques-unes de leurs extrémités , des ouvertures qui s'inclinent entre deux montagnes. La neige venant à fondre , l'eau qui n'est point encaissée , s'écoule par le bas & se regele pendant la nuit. Les amas de gla-

cons qui naissent de ces dégels successifs, forment la troisième espèce de glaciers. -- Si le dégel se fait à la surface supérieure, la superficie plane de la glace & la superficie inclinée de la gorge se sillonnent par l'écoulement de l'eau. D'autres fois le dégel se fait par dessous, par l'effet de quelque source chaude, ou par la nature du sol de roche qui sera calcaire, ou par quelque couche de minéraux. De là une variété prodigieuse de formes différentes. Ici on voit une coupe presque verticale de glace, parce que la gorge se trouve ombragée par des sommets. Ailleurs, c'est un arc de voûte hardi & éclatant que l'on admire d'une vallée inférieure, parce que le dégel a été considérable par-dessus pendant le jour; la nuit, l'eau a été gelée en tombant, & le milieu de la gorge s'est trouvé plus élevé que les extrémités. Dans un autre endroit, c'est une multitude de quilles énormes, qui pendent des lieux élevés, comme des stalactites, sous toutes sortes de formes. Quelquefois ces quilles énormes se détachant par leur propre poids, se fixent dans la neige inférieure; l'eau qui tombe d'en-haut les atteint, s'y gele, & leur donne une base. De là des cônes, des pyramides ou entassées, on arrangees les unes près des autres dans les glaciers inférieurs. Lors-

que la pente du vallon glacé est douce , il se forme jusqu'au bas un revêtement de glace , garni de pointes & de pyramides. Tels sont les trois genres de *glaciers* rapportés par le savant auteur de cet article. Il faut convenir que cette distinction sert à en donner une idée plus juste , & sur-tout à en faire mieux connaître la formation & les causes , & à renverser les diverses hypothèses qu'on a hasardées sur ce sujet.

II. Examinons maintenant avec notre auteur quelle est la *nature de la glace* & *des eaux qui en viennent*. Cette glace n'est point différente de celle qui se forme dans les plaines. Si elle est moins transparente , c'est qu'elle ne naît pas des eaux limpides. Cependant elle est plus dure , plus légère , plus durable ; plus légère , parce qu'elle est formée de neige , moins grave que l'eau ; plus dure & plus durable , à cause de son ancienneté & de l'intensité du froid. Cette glace fondue doit fournir au pied des glaciers , une eau plus légère & plus pure. Les goîtres que portent les habitans de quelques vallées inférieures viennent , non des eaux de neige fondue , comme on l'a souvent avancé ; mais des eaux qui charrient des molécules gypseuses , féliciteuses , ou tofeuses , & peut-être plus essentiellement de l'air de certains vallons ,

chargé de vapeurs, & pas assez souvent renouvelé par des vents salutaires. On voit au pied des des hautes Alpes, des habitans pâles & maigres; & dans les vallons supérieurs, des hommes bien faits & robustes. Ceux-ci boivent cependant de plus près des eaux de neige fondue.

III. Si l'on demande *quelle est la position, quelle est la nature de ces monts neigés*; nous pourrions répondre avec notre auteur, que les plus hauts monts de glace de la Suisse & de la Savoie sont situés du côté du midi. Ceux de la partie septentrionale n'ont pas la même élévation. Les rochers sur lesquels reposent ces amas de glace, sont certainement de diverse nature. Les deux bandes schisteuses & marneuses, qui, selon M. Guettard, partagent la Suisse, sont des suppositions fort légèrement hasardées. C'est ainsi que les philosophes arrangent le globe, du fond de leur cabinet. --- On peut affirmer avec plus de vraisemblance, que les monts neigés de la Suisse & de la Savoie sont au nombre des plus hautes montagnes de la terre. Le S. Gothard, la Fourke, la corne de la Vierge, ont presque l'élévation de celles du Pérou. C'est le degré d'élévation des montagnes neigées, & la somme du froid qui, y regne, qui entretiennent cette neige à une hauteur

plus ou moins grande , & cette différence naît des circonstances locales. Le *glacier* n'est pas contenu sur les Alpes à une hauteur fixe. Il y a des vallons bien ouverts du côté du midi , couverts du côté du nord par des monts plus élevés. La neige y fond , tandis qu'elle est permanente dans des vallons plus bas , mais où le soleil du midi pénètre peu , & qui sont exposés au nord. Quelquefois cette différence vient du sol. La neige se conserve mieux sur le roc nud , que sur la terre noire & calcaire , qui se pénètre des exhalaisons souterraines.

IV. Les glaciers *diminuent* en certaines années , & *augmentent* en d'autres. On avait voulu soumettre ces variations à certaines règles , suivant quelques hypothèses plus ingénieuses que solides. Mais il vaut mieux s'en tenir aux faits , qui vus sans prévention, présentent une explication toute simple. Distinguons les sommets supérieurs , des inférieurs. L'augmentation de ceux-là dépend de deux causes , de la plus grande quantité de neige tombée dans la saison froide , & de la moindre quantité qui s'est fondue & écoulée dans les chaleurs. Dans les vallons inférieurs , elle dépend non seulement de la quantité de neige qui tombe , mais plus encore de celle qui se fond dans les lieux supé-

rieurs, & qui se gele de nouveau dans le fond. --- La tradition & quelques documens historiques apprennent que les glaciers de la Suisse pendant une certaine suite d'années se sont élevés, & ont gagné du terrain horizontalement; mais que durant un période suivant, ils ont diminué en hauteur & en étendue. Il y a donc une sorte de circulation, qui doit rassurer les habitans effrayés des progrès que les glaciers ont faits dans ce siècle. Ceux du *Grindelvald* ont abandonné quelques terrains qu'ils couvraient autrefois. Il y avait un portail brillant & majestueux de glace, d'où sortait un grand ruisseau, & ce portail a disparu. Les neiges se sont emparées, dans le bailliage d'*Interlacken*, de quelques pâturages, ainsi que d'un chemin par où l'on passait de là dans le Valais. Un petit village nommé S. Petronelle a disparu; mais tous ces accroissemens sont lents, & on verra ces glaciers reculer avec plus de promptitude durant des années favorables.

V. Si l'on compare les glaciers de Suisse avec ceux des autres pays, on y trouvera des différences essentielles. Il semble, d'après les relations, que l'on peut escalader au haut des Cordillieres & y placer des instrumens. Il n'en est pas ainsi des Alpes. Leurs cimes, quoique moins élevées, sont inaccessibles aux

chasseurs les plus déterminés. Les montagnes du Pérou ne sont pas non plus si profondes ; la masse n'en est pas si large , puisqu'elles ne sont composées que de deux chaînes avec un vallon entre-deux. La plupart des monts neigés du nouveau monde ont été ou sont encore des volcans. On n'en voit aucune trace dans nos Alpes. Le volcan marqué par M. de Lisle sur le mont *Cheville*, n'existe point. On y voit seulement quatre rochers énormes , nommés *Diablerets*. Le plus méridional est composé de blocs de roche , qui reposent sur des graviers , & qui étant mal assurés , s'éboulent continuellement. En 1714 , il s'en écroula tout à la fois une si prodigieuse quantité , qu'elle écrasa le bétail & les habitans , & combla le lit d'une rivière qui , faute d'écoulement , a formé un lac encore existant.

Les glaciers des vallons Helvétiques éprouvent des tremblemens ; mais ils naissent d'un vuide qui s'est fait par-dessous , par la fonte des neiges & l'écoulement de l'eau. On a vu même une partie de la masse des Alpes agitée par des tremblemens de terre ; mais le foyer était toujours très-éloigné de là.

Les glaciers du nord ressemblent bien plus à ceux de la Suisse. Les *Isbredes* , ou côtes de glace de la Norvege , ne different en rien

de nos glaciers. La Suede a comme nous des montagnes neigées. Au nord & à l'orient de l'Islande est une chaîne de montagnes ensevelies durant tout l'été sous les neiges & les glaces permanentes. La Laponie offre aussi des glaciers, mais d'un tout autre genre; ce sont de véritables lacs & des marais gelés jusqu'au fond. Les côtes du Groenland sont couvertes de masses énormes de glaces inaccessibles, entre des rochers à fleur d'eau, dont les intervalles sont remplis par la mer gelée. Le Spitzberg, la nouvelle Zemble n'offrent de même aux navigateurs que des neiges & des glaces.

VI. On a exagéré les bouleversemens de notre globe, pour n'y laisser appercevoir que désordre & confusion. Cependant, tout est lié, utile, indispensable dans le plan général. Les glaciers sur les montagnes les plus élevées étaient nécessaires pour la circulation des eaux & l'entretien des sources. Si les glaciers de Suisse rendent ce pays plus froid qu'il ne devrait être, vu sa position: si ces montagnes y produisent une vicissitude souvent subite de chaud & de froid; ces mêmes masses amassent & entretiennent des sources qui servent à arroser une partie de l'Europe. Cinq grandes rivières qui en sortent, ont une pente suffisante, pour porter au loin

la fraîcheur & la fécondité. Celles qui courent au nord ont à-peu-près une pente de quinze pieds par lieue, pour arroser tous les pays où elles passent jusqu'à la mer; & celles qui descendent au sud, en ont aussi une d'environ vingt-cinq pieds par lieue commune. Ne pas admirer une disposition si bien calculée, c'est être aveugle ou insensible.

C'est ainsi que le savant auteur de cet article, déjà célèbre par plus d'une production intéressante sur l'histoire naturelle, rassemble dans un petit nombre de pages tout ce qu'il importe de savoir au sujet des glaciers. En ne s'appuyant que sur les faits, il explique tous les phénomènes, il montre l'inutilité des hypothèses; en un mot, il supplée pleinement à tout ce que l'on désirait dans l'article *glaciers* de l'encyclopédie de Paris; & il présente une foule d'idées neuves & intéressantes.

II *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie, fait en 1772. Par M. B. vol. in-12 de 297 pages, sans la préface & la table des matières. Genève, chez L. A. Caille, 1773.*

DEUX objets de différens genre, les glaciers

glacières de Savoie & les falines de Bex, ont été visités par plusieurs étrangers, & méritaient de l'être; eependant on n'a point encore dans notre langue de description exacte & satisfaisante de l'un & de l'autre. La curiosité seule, ou l'espece de gloire attachés à l'exécution d'une entreprise dangereuse, y conduisaient la plupart des voyageurs: si d'autres ont fait quelques observations, elles sont incomplètes. L'auteur de cette relation s'est proposé d'y suppléer. Le titre de *voyage pittoresque*, qu'il lui a donné, ne doit point étonner. Appelé à décrire des phénomènes rares, des travaux extraordinaires, il a cherché à les peindre autant qu'on peut le faire, & à transporter en quelque sorte ses lecteurs sur les lieux. Parti de Genève, accompagné de quelques amis, il prit sa route par le Chablais, traversa le lac vis-à-vis de Vevey, parcourut le gouvernement d'Aigle, entra dans le Vallais; & parvenu enfin aux *glacières de Chamouney*, ce qui était le principal but de son voyage, revint à Genève par le Faucigny. Nous ne le suivrons pas exactement dans sa marche; nous passerons même sous silence ce qui concerne les *glacières*, persuadé que ce qu'on vient de lire sur cette matière dans l'article précédent, doit nous dispenser de ce soin. Il vaut mieux

nous attacher à d'autres objets curieux dans leur genre, & que l'on trouve en grand nombre dans cette relation.

Entre Ville-Neuve & Aigle, sont des carrières de marbre très-abondantes. L'on se fert, pour en détacher des morceaux, de coins de bois sec que l'on humecte; & l'effort de l'eau est si grand pour entrer dans les fibres du bois, que la pierre ne tarde pas à se fendre. La carrière & son laboratoire sont sur les bords du chemin. Jamais, *dit notre voyageur*, machine utile n'a été mise en œuvre avec moins d'appareil. Un ruisseau d'eau glacée sort du creux même du rocher, un petit tuyau de bois accélère sa course & la lance sur une méchante roue, qui met en mouvement quatre lames épaisses d'acier non dentelées, dont les allées & les retours mille fois répétés scient enfin en quatre pièces un bloc de marbre. On l'humecte pendant l'opération, pour l'amollir & prévenir l'échauffement de l'acier. A peine un pouce se scie-t-il en deux heures, & il est étonnant qu'on puisse l'avoir à si bas prix. On lui donne le poli par le moyen d'une pierre de grès que l'on frotte rudement & continuellement sur sa surface. Pour faciliter cette opération, qui est très-pénible, le même flet d'eau détourné, meut rapidement en

Avant & en arriere , à la distance d'un demi-pied , une longue piece de bois ; la pierre de grès y est attachée , il suffit que l'ouvrier la conduise sur le marbre. La carrière fournit des marbres dont le grain & la couleur varient continuellement ; mais on trouve , plus avant dans la montagne , une carrière de marbre noir.

Au sortir de Bex & après avoir marché une heure dans la plaine , on parvient à la montagne , dans le centre de laquelle sont des salines ; & l'on arrive au *fondement* , dépôt de la source & point de réunion des ouvrages. En entrant dans ces souterrains , on n'est affecté que du froid , de l'humidité , de l'odeur sulfureuse & de la vapeur des lampes ; ce n'est qu'à la longue qu'on est frappé d'admiration. On avance lentement dans une voûte arrondie , taillée dans le roc vif , d'environ six pieds de haut sur trois de large ; à vos côtés est le canal qui conduit la source salée , & sous vos pieds coule le ruisseau d'eau douce qui fait mouvoir la grande roue & sort du souterrain. A la sombre clarté des lampes , le voyageur peut lire dans l'intérieur de la terre. Là c'est un dur *silice* , que le marteau a eu peine d'entâmer ; ici une longue suite de roc noirâtre. Plus loin du marbre noir , ou veiné ; ailleurs , une

couche du plus bel albâtre. Dans quelques endroits, une roche friable qu'il a fallu étayer; les murailles sont tapissées de soufre, ornées de stalactites & de sels cristallisés qui réfléchissent mille lumières.

À demi quart de lieue de l'entrée on trouve un puits de 70 pieds de profondeur, qui est le réservoir de l'eau soufrée. L'on poursuit le chemin uni jusqu'alors, commence à monter; le ruisseau d'eau douce se précipite. Dans cet endroit la voûte, au lieu de six pieds, en a douze. En voici la raison: dans le tems où les grands travaux s'entreprirent, pour accélérer l'ouvrage, on travailla à la fois dans deux extrémités au sommet de la montagne & au *fondement*, les uns travaillaient horizontalement, les autres descendaient: il s'agissait de se rencontrer dans le milieu. La jonction latérale fut parfaite; quant à la hauteur, il y eut un écart de cinq à six pieds, & il fut très-aisé d'y remédier.

En continuant sa marche, on arrive au grand réservoir d'eau salée. C'est une sale de 100 pieds de face sur 9 de hauteur. Elle est taillée dans le roc vif, & surmontée d'un plafond d'une seule pierre suspendue sans aucun appui. On peut remplir la sale d'eau en entier. D'autres petits réservoirs sont sur les côtés. Après une route de près d'un tiers

de lieue , on parvient à la source d'eau salée. Elle est dans le fond d'un puits de 70 pieds de profondeur. Au haut est une roue de 36 pieds de diametre , entourée d'une galerie & encaissée dans une gaine de pierre très-dure. Cette roue est mue par un petit ruisseau d'eau douce , lancé avec force de la hauteur , & qui sort ensuite du souterrain. La roue meut à son tour deux balanciers , & par leur moyen , des pompes qui amènent l'eau à la surface du puits , d'où elle est conduite dans les réservoirs. Le fond de ce puits est une grande sale , où l'on voit cinq petites sources sortant du rocher sur un plan incliné , & se réunissant au réservoir des pompes. A-peu-près au-dessus de la roue , coule une riviere nommée la Grionne , que l'on entend dans ses débordemens couler au-dessus de soi à plus de 600 pieds de hauteur. Près de la roue est un trou rond qui perce la montagne perpendiculairement. Il sert à renouveler l'air dans les souterrains , à descendre les pieces de bois nécessaires pour la roue , & à diriger les eaux qui la mettent en mouvement. Il y a une autre issue qui conduit au haut de la montagne , par un escalier de 450 marches. Ce sont là les travaux utiles , & telle est la vraie route ; mais il y en a une infinité de détournées , d'où l'on aurait peine à se tirer sans guide.

Les salines furent découvertes par hasard, il y a près de deux siècles. Dès qu'elles furent entre les mains d'un souverain aussi éclairé qu'occupé du bien-être de ses sujets, on ne s'est pas borné à jouir de la source. On avait conjecturé, avec vraisemblance, que c'était un ruisseau d'eau douce qui, passant sur une mine de sel gemme, s'y imprégnait de parties salines : l'on a fait de très-grands travaux pour découvrir la mine elle-même, & ils se continuent encore. Nous allames, dit l'auteur, joindre le mineur. L'on ne peut guère imaginer de situation plus triste. Un homme seul peut y travailler à la fois. Il est là isolé, à 2000 pas de la lumière du jour, au centre de la montagne, ne respirant que le soufre, la poussière de la pierre qu'il brise, & la vapeur de sa lampe. A sa sombre lueur il frappe d'un lourd marteau le rocher, dont les éclats rejaillissent sur lui. Ses pieds sont dans l'humidité, son corps est transi par la fraîcheur du souterrain. De tems en tems le marteau ou la lampe allument des mines de soufre qui étouffent le malheureux ouvrier. Cependant l'appas d'un léger gain fait rechercher ces places. Chaque mineur travaille six heures de suite, & se repose le reste du tems. Il n'avance que de deux pouces par jour dans le souterrain, & cependant ces

travaux font d'une très-grande étendue.

On les dirige aujourd'hui principalement du côté du *Bouliet*. Cet endroit offre un souterrain de demi quart de lieue, pareil à celui du *fondement*; au centre est un large puits dans le roc, de 700 pieds de profondeur : c'est là que l'on cherche la mine de sel, ou au moins de nouveaux filets d'eau salée. On en a trouvé quelque peu qui, transportée en haut dans des tonneaux & mise dans des chaudières, suffit pour les frais des recherches actuelles.

Au fond du puits font les mineurs qui creusent des galeries bien au-dessous du niveau du Rhône; on ne peut y descendre qu'à l'aide des échelles. Comme il ne reçoit à cette profondeur aucun air nouveau, les ouvriers y seraient bientôt suffoqués, sans une invention aussi simple qu'ingénieuse. Un ruisseau rapide tombe perpendiculairement dans un long canal de bois; au fond du canal est une cuve, & au fond de la cuve une pierre plate, sur laquelle l'eau se brise continuellement avec effort; le choc est si violent qu'une grande quantité d'air se dégage sans cesse, & est conduite au fond du souterrain. Au centre de ce puits on en trouve un autre plus merveilleux encore, puisque sa profondeur doit être de 180 pieds, tandis qu'il n'a

que quatre pouces de diametre. En creusant ce trou remarquable, on a eu sans doute pour but de sonder le roc à moins de frais. Au reste la mine de sel ferait-elle à une aussi grande profondeur au-dessous du niveau du fondement où l'eau salée remonte? n'est-il pas plus probable que, s'il en existe une, on devrait la trouver dans les hauteurs de quelque montagne voisine?

Du *Bouliet* on passe au *Bévioux*, où les canaux conduisent l'eau salée : là sont les chaudières & les bâtimens de graduation. La rivière d'*Avençon* meut d'autres roues qui font agir d'autres pompes, par lesquelles l'eau est élevée au haut des bâtimens, où on la gradue, pour enlever l'eau douce en conservant tout le sel. Ces bâtimens, construits en bois, ont 60 pieds de haut sur 600 pieds de long, & sont remplis du haut en bas de brouffailles ferrées. L'eau salée, portée au haut par les pompes, filtre au travers; l'eau douce s'évapore ou s'attache aux brouffailles qui retiennent de plus un gypse tartreux qui resterait au fond des chaudières. L'eau descendue au bas est élevée de nouveau par le même moyen, jusqu'à ce qu'elle contienne tout le sel qu'elle peut contenir. De là on la conduit dans des chaudières larges, plates & peu profondes : l'eau s'y évapore en-

tièrement, le sel reste au fond en forme de sucre pilé d'une grande blancheur, & l'opération est achevée.

Entre plusieurs curiosités naturelles que l'on trouve dans ces mines, la plus remarquable est celle de soufre *gemme*, supérieure à tout ce qu'on a en Europe dans ce genre; mais qui est presque abandonnée, parce que l'abord en est très-périlleux.

Nous passerons sous silence divers détails, quoique très-intéressans, qu'on trouve dans ce voyage, tant relativement à l'histoire naturelle des pays dont il y est parlé, que concernant les mœurs simples & le caractère hospitalier des peuples qui les habitent. Telle est au premier égard, la description de la cascade du Vallais, de l'embouchure du Trient, du mont Blanc, d'une sale & d'un lac de glace, suivie d'une hypothèse sur la formation & la permanence de glaciers, &c. Et quant au second, l'auteur, après avoir donné une idée de la manière dont sont construites les maisons de ces montagnards, trace le tableau naïf de leur situation & du genre de vie qu'ils mènent. " La nature, dit-il, a donné à ces pauvres gens peu de de-
" sirs, parce qu'elle leur a donné peu de
" biens. Elle leur a libéralement accordé du
" grain, du bois & de la paille, qui leur

„ font essentiellement nécessaires ; leurs vé-
 „ temens coûtent peu & sont de longue du-
 „ rée. Ils ne connaissent d'autre superflu que
 „ celui qui est en leur pouvoir. Ils sont heu-
 „ reux, puisqu'ils peuvent se procurer aisé-
 „ ment ce qu'ils desirent. Les neiges com-
 „ mencent au mois de septembre ; elles les
 „ enveloppent en octobre, & durent jusqu'au
 „ mois de mai. L'essentiel est donc pour
 „ eux de profiter du court espace de tems
 „ de la belle saison, pour ensemercer leurs
 „ terres, cueillir leurs grains, leurs fruits,
 „ leurs fourrages, abattre leur bois, cher-
 „ cher leur miel & se procurer avec l'excé-
 „ dent, du vin & de petites commodités qui
 „ manquent à leur pays, de jouir ensuite
 „ paisiblement pendant l'hiver, du fruit de
 „ leurs travaux, cantonnés en famille au
 „ coin de leur feu dans le voisinage de leurs
 „ troupeaux. C'est ainsi que l'année se passe,
 „ & toutes les années se ressemblent. --- Ils
 „ ne savent ni la mort des potentats de l'Eu-
 „ rope, ni les révolutions du globe, ni le
 „ bouleversement des empires. Ils meurent
 „ sans autre connaissance que celle de Dieu,
 „ de la vertu, de leur famille & de leurs
 „ montagnes. Plusieurs ignorent jusqu'au
 „ nom du souverain dont ils ont l'honneur
 „ d'être sujets, quoiqu'ils connaissent sans

» doute fort bien le receveur qui collecte les
 » tailles en son nom , &c. »

En terminant ici cet extrait du *voyage pittoresque* , nous ne pouvons nous empêcher d'observer qu'on ne reprochera pas à son auteur , la diffusion , l'abondance des paroles , & les détails minutieux qui déparent plusieurs ouvrages de ce genre , & qu'au contraire quelques faits plus développés , & un style un peu moins recherché , n'auraient pu que donner un nouveau mérite à cette relation.

III. *Collection complete des œuvres de madame RICCOBONI* , in-8°. 6 vol. A Neuchatel , de l'imprimerie de la Société Typographique. 1773.

LES œuvres de madame Riccoboni ont été imprimées à Paris successivement & à mesure qu'elles paraissaient ; mais l'on n'a point observé l'uniformité quant à la partie typographique. La collection qu'on en annonce , est la première qui se soit faite avec la régularité convenable. Il est même permis de la donner pour complete jusqu'à ce jour. Les éditeurs ont eu soin de s'en assu-

rer, en obtenant l'approbation de celle à qui le public doit des productions si intéressantes, & ils n'ont rien négligé pour la mériter par les soins qu'ils se sont donnés pour que cette collection fût aussi correcte que proprement exécutée.

On desire naturellement de connaître la personne d'un auteur qui réunit le rare talent d'instruire & de plaire. Voici le portrait de madame Riccoboni, tracé par elle-même.

“ Ma taille est haute, j'ai les yeux noirs &
 ” le teint assez blanc; ma physionomie annonce de la candeur, mes procédés ne
 ” l'ont point encore démentie. En parlant
 ” à une personne que j'aime, j'ai l'air vif
 ” & gai, très-froid avec les étrangers; je
 ” traite durement ceux que je méprise, je
 ” n'ai rien à dire à ceux que je ne connais
 ” pas, & je deviens tout-à-fait imbécille quand
 ” on m'ennuie. Un vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite;
 ” des chagrins réels, un long & triste affaiblissement n'ont pu l'altérer. Mon humeur est inégale, elle dépend de la situation de mon ame; tous mes sentimens se peignent sur mon front; je n'ai point l'art de me contraindre; en m'abordant on lit dans mes yeux, si le sérieux ou l'enjouement présidera à ma conversation.

„ J'ai des amis, j'en ai peu: s'il était pos-
 „ sible d'en cultiver beaucoup, je n'en pour-
 „ rais chérir qu'un petit nombre. L'esprit
 „ m'amuse, mais sans me séduire; les qua-
 „ lités du cœur m'intéressent, m'attachent
 „ & me plaisent dans tous les tems. Je ne
 „ suis pas riche, mais la modération m'a
 „ toujours paru capable de suppléer à l'opu-
 „ lence. J'ai même pris l'habitude de ne
 „ pas me croire pauvre, en me comparant à
 „ ceux qui jouissent d'une grande fortune,
 „ parce que je n'ai pas leurs desirs, & me
 „ passe de mille choses sans m'en priver. „

Madame Riccoboni, connue auparavant
 sous le nom de mademoiselle Marie Laboras
 de Mezieres, avait épousé un acteur de la
 comédie Italienne, qui, associé avec M.
 Romagnesi, a enrichi le théâtre Français de
 plusieurs productions, & est mort en 1772.
 Elle a joué elle-même des rôles d'amou-
 reuse avec le plus grand succès. Mais ayant
 quitté le théâtre par goût & par choix, elle
 partage aujourd'hui son tems entre la so-
 ciété de ses amis, & l'application qu'elle
 donne à ses ouvrages, qui, même de son
 vivant, lui font égaler la célébrité de mes-
 dames de la Fayette & de Villedieu. On ne
 doit pas omettre que ses talens ont été plus
 d'une fois utiles à un mari dont elle fera pas-

fer plus sûrement encore le nom à la postérité.

Le mérite de ces mêmes ouvrages est trop généralement reconnu pour qu'il soit nécessaire de nous occuper du soin de l'établir. Bornons-nous à rapporter le jugement qu'en a fait un auteur, homme d'esprit & de goût.

« J'ai remarqué, *dit-il*, de l'ordre & de la justice dans les plans, un enchaînement nécessaire dans les faits, de la finesse, du brillant dans les pensées, de la délicatesse & de l'élévation dans les sentimens. Ses peintures sont naïves, ses caractères pleins d'expression. Elle intéresse sur-tout par les situations: aucune qui ne fasse naître l'admiration, la surprise, l'indignation ou l'attendrissement. Elle parle le langage du cœur d'une manière si naturelle, qu'on entre malgré soi dans son sujet, qu'on partage la joie ou la douleur des personnages qu'elle met sur la scène. »

À quoi il convient cependant d'ajouter que tous les romans dont madame Riccoboni est l'auteur, respirent la décence & peignent avec la même force les avantages de la vertu, les suites funestes du vice, & les dangers auxquels s'exposent infailliblement ceux qui se livrent à l'instinct des passions violentes. Ils instruisent donc, autant qu'ils amusent,

tandis qu'on voit paraître chaque jour une foule des productions de ce genre, qui corrompent le cœur en séduisant l'imagination. Mais les romans n'ont pas été le seul objet sur lequel les talens de madame Riccoboni se sont exercés. Elle a traduit plusieurs piéces du théâtre Anglais, qui font partie de cette collection. On ne reconnaîtra pas son style dans deux de ses ouvrages. Les *lettres de la princesse Zelmaïde* au prince Alamir son époux, sont écrites dans le goût oriental; & elle a cherché, dans la suite de la *Marianne* de M. de Mariveaux, à imiter le style de ce dernier, que quelques uns de ses amis prétendaient être inimitable.

En donnant de justes éloges aux talens de madame Riccoboni, nous n'avons fait que répéter ce que tous les journaux en ont dit, à mesure que le public a été à portée d'en connaître les fruits. Mais nos lecteurs trouveraient peut-être incomplète l'annonce de cette collection, si nous ne les mettions pas en état de juger par eux-mêmes du mérite des ouvrages qu'elle renferme; il suffira pour cet effet, de leur présenter le morceau suivant, pris aux hasard parmi un grand nombre d'autres de la même force.

Jenny, fruit infortuné d'une union contractée sans l'aveu de celui de qui sa mere.

tenoit le jour, devenue orpheline, élevée par les soins d'un ami de son pere, se flatte de toucher le cœur de milord Alderfon, homme dur, son aïeul maternel. A l'aide d'une femme de chambre; elle s'introduit dans son château sous un nom inconnu. Milord la voit, est frappé de sa ressemblance avec sa fille Sara, & conçoit de l'amitié pour elle. Il tombe malade, Jenny lui donne ses soins assiduellement & avec succès. Chaque jour semblait assurer celui de ses vues. " Je jugeais alors, dit-elle, de l'intérieur de tous les hommes par les sensations de mon ame. Pouvais-je imaginer qu'il existât dans la nature, des êtres insensibles au plaisir si pur, si satisfaisant, de tendre une main secourable aux malheureux, de ranimer un cœur flétri par la tristesse, d'entendre retentir à ses oreilles les douces expressions de la reconnaissance. Je l'avais senti, ce plaisir si vrai; ma propre expérience me persuadait que, pour se faire un bonheur de répandre la joie autour de soi, il suffisait de posséder ces biens dont une belle ame se plaît à corriger le partage inégal. Je me trompais, les cris douloureux de l'adversité touchent rarement le cœur d'une personne heureuse. C'est dans un état borné, c'est dans

,, dans

„ dans la médiocrité qui nous laisse des be-
 „ soins, nous accoutume à nous gêner, à sen-
 „ tir une continuelle privation, que nous
 „ jettons des regards compatissans sur celui
 „ qui souffre d'une privation plus grande.
 „ Si pour le soulager, il ne s'agit que de
 „ nous gêner davantage, l'habitude de nous
 „ refuser beaucoup à nous-mêmes nous con-
 „ duit à le secourir généreusement, nous
 „ fait trouver de la douceur à bannir du
 „ cœur d'un autre cette peine si souvent
 „ renouvelée au fond du nôtre, &c. „

Mais les espérances de Jenny ne tarderent
 pas à s'évanouir. Elle avait le portrait de son
 malheureux pere. Un hasard le met sous les
 yeux de milord, il le reconnaît: “Où suis-
 „ je... s'écrie-t-il, quel piège veut-on me
 „ tendre, quel complot odieux se forme
 „ contre moi! Cette ressemblance singuliere
 „ avec Sara, ce portrait, ont sans doute
 „ inspiré à des ames viles le projet de m'en
 „ imposer, de se jouer de ma vieillesse...
 „ Un mouvement respectueux me fit tom-
 „ ber à ses pieds, saisir une de ses mains,
 „ la presser, la baiser; & trouvant la force
 „ de parler dans celle du sentiment dont
 „ j'étais animée: on ne vous tend point de
 „ piège, milord, lui dis-je, on ne vous
 „ trompe point. Pardonnez-moi, ah, par-

32 donnez à l'infortunée qui implore votre
 33 pitié ! Ne me punissez pas d'avoir espéré
 34 en vous. C'est la fille de lady Sara , c'est
 35 la vôtre , qui gémit à vos pieds. Ah , ne
 36 me haïssiez pas ! Je ne mérite pas votre
 37 haine. Mes pleurs me contraignirent de
 38 m'arrêter ; de la main que je lui laissais
 39 libre , milord s'efforça de me repousser ;
 40 mais passant mes bras autour de lui , le
 41 ferrant avec ardeur : ôtez moi la vie , lui
 42 criais-je , mais ne m'accablez pas de votre
 43 haine , de vos dédains ; ne détournez pas
 44 vos regards d'une fille pauvre , abandon-
 45 née , plus sensible à vos mépris qu'à ses mal-
 46 heurs. Non , ce n'est plus un protecteur ,
 47 c'est un pere que je cherche en vous. Je
 48 vous respecte , je vous aimé : votre pre-
 49 miere vue a élevé dans mon cœur un senti-
 50 ment inconnu , il me fait desirer votre
 51 tendresse plus que votre secours. Des re-
 52 gards moins séveres , une seule expression
 53 caressante , dont vous daigneriez m'hon-
 54 orer , me deviendrait plus chere que le
 55 retour de ma fortune. Nommez-moi vo-
 56 tre fille , permettez-moi de vous donner
 57 une fois , une seule fois , le nom de pere ,
 58 & je me croirai heureuse ! . . . Il voulut
 59 encore me repousser : non , non , m'é-
 60 criai-je , vous ne m'échapperez point ,
 61 mon cœur vous est pour jamais attaché.

30 Ah, ne m'éloignez point de votre présence,
31 ne me bannissez pas de votre maison. N'im-
32 porte à quel titre j'y demeure ; contente
33 de rester près de vous, je vous révérai
34 comme mon pere, ou vous servirai comme
35 mon maître, si vous l'exigez. . . . Si l'op-
36 pression de mon cœur n'eût étouffé ma
37 voix, j'aurais pu parler plus long-tems.
38 La fureur de milord le rendait immobile,
39 & ne lui permettait pas de m'interrom-
40 pre. Elle éclata enfin, il s'arracha de mes
41 bras ; & prenant ce ton terrible qui le fe-
42 fait paraître si redoutable aux malheureux
43 dont le sort dépendait de lui : jeune au-
44 dacieuse, s'écria-t-il, oses-tu te dire de
45 mon sang ? Eh, quand tu en ferais ! trem-
46 ble, frémis, crains la juste punition de
47 ton mensonge & de ta hardiesse. . . . Il fit
48 appeler mistress Hammon, l'interrogea
49 d'un ton impérieux. Apprenant par elle,
50 que Lidy, femme de chambre de sa fille,
51 était dans sa maison, il la demanda, l'ac-
52 cabla de menaces, lui donna les noms
53 les plus durs, nous reprocha à toutes trois
54 un complot infame, formé en commun
55 pour le tromper. . . . Indignement chassées
56 de la présence de milord, traitées de mi-
57 sérables qui attentaient à son honneur,
58 à sa fortune, & peut-être à sa vie, nous

„ fortimes du château pour n'y rentrer ja-
 „ mais, &c. „

Nous terminerons cet article, en prévenant ceux qui desireraient de se procurer cette collection des œuvres de madame Riccoboni, que, si dans la suite il paraît encor de nouveaux fruits de son travail, les éditeurs feront exacts à se les procurer & à les mettre sans délai sous presse, en observant toujours l'uniformité quant au format & au caractère.

IV. LA SAINTE BIBLE, *qui contient le vieux & le nouveau testament, revue & corrigée sur le texte hébreu & grec par les pasteurs & professeurs de l'église de Genève: avec les argumens & les réflexions sur les chapitres de l'écriture-sainte, & des notes, par J. F. OSTERVOLD, pasteur de l'église de Neuchatel. Quatrième édition soigneusement revue & corrigée. Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique. 2 vol. in-folio. 1773,*

-IL y a près de deux ans que la Société Typographique de Neuchatel annonça le dessein où elle était de publier une nouvelle édi-

tion de la *sainte Bible* avec les argumens & les réflexions de feu M. *Ostervald*. Elle l'a exécuté, & son édition vient d'être mise en vente. Elle est faite avec soin, sans aucun luxe typographique; mais en même tems avec toute la netteté & la correction que l'on pouvait désirer pour un ouvrage de cette nature. Il y a long-tems qu'on attendait une nouvelle version de nos saints livres, projetée, & même, si nous sommes bien informés, commencée par la vénérable compagnie des pasteurs de Geneve. Il faut convenir que ce travail devient tous les jours plus nécessaire. Les versions reçues dans nos églises ont vieilli; elles paraîtront toujours plus imparfaites à mesure que la langue française s'épurera. Mais c'est peu encor que les défauts du langage & du style. Une crainte très-louable dans son principe, a assujetti les traducteurs à suivre le texte hébreu ou grec avec tant de précision, qu'ils ont quelquefois laissé passer des phrases, dont il est difficile de saisir le vrai sens, à moins qu'on n'ait sous les yeux un bon commentaire, genre d'ouvrage qui n'est pas à la portée de tout le monde. A force de vouloir être littéral, on est devenu inintelligible; enforte que la traduction même a besoin d'explication pour être comprise. Sou-

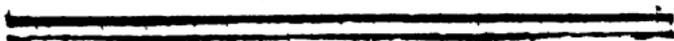
vent un lecteur religieux, à qui l'on demanderait s'il comprend ce qu'il lit, pourrait dire avec cet officier de la reine d'Ethiopie : *comment le comprendrais-je, si personne ne me l'explique ?* Le célèbre M. *Ostervald*, en publiant la version de Geneve, s'était permis de la retoucher en plusieurs endroits ; mais retenu par diverses considérations, il a laissé bien des choses à faire. Quelquefois il a éclairci le texte par quelques notes ; mais elles ne pouvaient être ni profondes, ni multipliées dans un livre d'usage, dont il ne fallait pas augmenter excessivement le prix & le volume. Ses argumens & ses réflexions, faites pour instruire le peuple, ne devaient être ni chargées d'érudition, ni embarrassées d'aucune discussion critique. En réimprimant son travail, on n'a pas pu y faire les changemens qui paraissaient nécessaires. On a corrigé un grand nombre de fautes d'impression, qui avaient échappé aux premiers éditeurs ; on a réformé quelques négligences de style ; on a ajouté un petit nombre de notes, très superflues pour les théologiens, mais utiles au commun des lecteurs. Les personnes qui ont présidé à ce travail avec quelque connaissance des langues saintes, ont eu sous les yeux le texte original, & quelques-unes des versions les

plus estimées. Cette édition se vend à un prix modique, afin que chaque particulier puisse y atteindre; & comme les précédentes étaient épuisées, celle-ci s'écoule avec rapidité. On débite à part l'estampe du célèbre théologien qui a procuré la première édition, & les amateurs pourront en orner leurs exemplaires.





SECONDE PARTIE.



NOUVELLES LITTÉRAIRES

DE L'EUROPE.



FRANCE.

- I. *Causés célèbres & intéressantes, avec les jugemens qui les ont décidées. Redigées de nouveau par M. RICHER, ancien avocat au parlement. Amsterdam, chez Rey; & à Paris, chez Saillant & Nyon. Tome III & IV. in-12, 1773.*

ON connaît la collection publiée par *Gayot de Pitaval*, sous le même titre. Elle fut accueillie, malgré ses défauts. Le lecteur est sans cesse rebuté par un style verbeux, diffus & rampant; on sent à chaque page que la méthode, la précision & le goût manquaient absolument au compilateur; on est

choqué de rencontrer des hors - d'œuvres fans nombre, des puérités en vers & en prose, des réflexions maniffades, que l'auteur paraît admirer. Quelle a pu être la cause des succès qu'a eu cet ouvrage? Nous ne dirons pas avec un journaliste que ce livre n'a plû que parcé qu'il a paru propre à nourrir la malignité d'une foule de gens oisifs; il est plus naturel de penser que la singularité des événemens rapportés dans cet ouvrage, leur rapport plus ou moins sensible avec les circonstances où tout homme peut se rencontrer dans le cours de la vie privée, les incidens multipliés de certaines causes intéressantes, les ruses de la chicane, l'inflexible rigueur des loix, les méprises des juges quelquefois risibles, mais souvent plus funestes & déplorables, le jeu de toutes les passions vu de plus près, & dans les plaideurs, & dans les avocats, & dans ceux à qui était confiée la fortune & la vie des citoyens: tous ces objets réunis ont dû piquer la curiosité, inviter même les personnes qui ne se piquent pas de littérature, à acheter un livre dont la lecture n'exigeait pas des connaissances approfondies. M. Richer a fait disparaître tous les défauts qu'on reprochait à son prédécesseur. Il a répandu dans son recueil, tout l'intérêt dont

il est susceptible ; le fait de chaque cause est exposé avec précision & en même tems avec clarté ; on y trouve ces détails qui amusent & intéressent ; on peut s'y former une idée nette des moyens pour & contre ; on peut concevoir sans efforts les motifs du jugement. Nous avons eu occasion de faire connaître les deux premiers volumes de cette rédaction. Les deux suivans , qui ont été mis en vente cette année , ne sont pas moins curieux. Le troisieme volume présente un nouvel exemple de ces méprises déplorables qui échappent quelquefois aux tribunaux , & qui grossissent la liste des innocens opprimés , nous ne dirons pas par les loix , mais par la prévention , par la précipitation , par l'insuffisance , & peut-être par la barbarie de la jurisprudence criminelle adoptée dans la plus grande partie de l'Europe. Le fait dont nous voulons parler , est le procès du sieur d'Anglade & de sa femme. Ces deux personnes logeaient dans la même maison que le comte de Montgomery. Ce seigneur avait reçu depuis peu 11500 livres en pistoles d'Espagne , treize sacs de 1000 livres chacun , 100 louis au cordon frappés en 1686 & 1687 , & recherchés à cause de la beauté de leur coin. Le comte , prêt à partir pour la campagne , dépose tout cet argent dans une malle qu'il

enferme soigneusement dans son cabinet , & part avec son aumônier & ses domestiques. Il ne laisse chez lui qu'une femme de chambre & un laquais. Cependant l'idée de son argent lui donne de l'inquiétude ; la superstition , faible plus commun dans l'autre siècle que dans celui-ci , augmente encore son malaise , il croit voir du sang sur sa serviette ; & prenant cela pour l'annonce de quelque grand malheur , il accourt à Paris. Il n'avait pas tort : il trouve sa malle forcée ; l'argent avait été volé , & on avait pris outre cela un collier de perles estimé 4000 liv. Il rend sa plainte , la justice se transporte sur les lieux ; on visite toute la maison , sans rien trouver chez d'Anglade ; mais en fouillant au grenier , on découvre au fond d'une malle pleine de vieux linge , soixante louis au cordon , des mêmes années que ceux qui avaient été volés. D'Anglade tremble en comptant cet argent : sa femme , qui était enceinte , s'était trouvée mal à l'approche des gens de justice ; & ce mouvement naturel , si ordinaire dans l'état où elle se trouvait , passe pour une suite de son crime , & une confirmation des soupçons qu'on avait conçus. On traîne ces infortunés dans un cachot ; la femme , tourmentée par la crainte & le désespoir , y fait une fausse couche ; le

mari soutient les tourmens de la question sans rien avouer. Malgré ces circonstances favorables, il est condamné aux galeres pour neuf ans; sa femme est bannie pour le même tems de la prévôté de Paris. Envoyé à Marseille pour y subir son sort, il y meurt dans l'hôpital des forçats, en protestant de son innocence. Après sa mort, les auteurs du vol sont découverts; c'était l'aumônier du comte, aidé d'un de ses compatriotes. Les deux coupables furent pendus; mais cela ne rendit pas la vie à l'infortuné qui avait été condamné injustement. L'un de ces scélérats avoua qu'il avait assisté aux plaidoyers faits contre d'Anglade; & l'autre, qu'il avait été employé à dire des messes au S. Esprit, pour obtenir la révélation des voleurs. Un arrêt réhabilita la mémoire de d'Anglade, condamna le comte aux dépens & à restituer la somme qu'avait produit la vente des effets de l'infortuné: faible dédommagement pour la veuve, qui avait survécu à tant de malheurs.

On trouve dans le même volume un nouveau trait analogue à celui que nous venons de rapporter; c'est l'histoire de la Pivardiere, gentilhomme de Tourraine, dont la femme faillit à éprouver un sort plus funeste encore, s'il se peut, que celui de d'Anglade. La Pi-

vardiere disparut de sa maison ; on accusa la femme de l'avoir assassiné : elle allait subir le dernier supplice , lorsque le retour de son mari la justifia.

Entre plusieurs causes singulieres, contenues dans ces deux volumes, on distinguera l'histoire d'un homme impuissant. Il se maria deux fois , sans jamais pouvoir vaincre ce qu'il appellait le sort, & ce que la superstition de son tems l'autorisait à attribuer à la malice de quelque ennemi. A soixante & quatorze ans , espérant sans doute que le sortilege n'aurait plus d'efficace, & ne songeant pas que la nature seule suffit alors pour produire le même effet, il se maria pour la troisieme fois. Désespéré de se voir trompé dans ses espérances , il se pendit pour terminer son tourment.

On ne lira pas sans frémir, l'histoire affreuse de la tragédie jouée à Loudun. On trouve dans ce recueil tous les détails de cette affaire odieuse ; on démêle les passions qui agirent ; on voit les ressorts infames que l'on fit jouer, les moyens atroces que l'on mit en œuvre contre le malheureux *Grandier*. On voit cet infortuné, entouré des prêtres qui étaient en même tems ses accablateurs, les juges & ses bourreaux, finissant sa vie au milieu des flammes , après avoir

souffert mille morts dans les horreurs de la question la plus cruelle qu'on put imaginer. Nous transcrivons ce morceau, en demandant pardon à nos lecteurs, si nous blessons sa sensibilité. " La question, dit M. Richer, se donne à Loudun, en serrant les deux jambes du patient entre deux planches lacées avec une corde, le plus étroitement qu'il est possible; entre les jambes & les planches on fait entrer des coins à force de coups de marteau. Pour la question ordinaire on en enfonce quatre, & huit pour l'extraordinaire. Ceux dont on se sert communément ne parurent pas assez gros à M. de Laubardemont, qui menaça le bourreau de le faire châtier, s'il n'en employait pas de plus forts. Il n'en fut dispensé que sous le serment qu'il fit qu'il n'en avait point d'autres. Les instrumens de la question furent exorcisés par des récollets & des capucins, qui, sous prétexte que le diable pouvait résister à un profane tel que le bourreau, prirent le marteau eux-mêmes, & frappèrent sur ces coins. Le bourreau n'était pas assez bon à leur gré pour torturer la malheureuse victime de leur rage. La violence des tourmens fit évanouir Grandier plusieurs fois, on le faisait revenir à force de

» tourmens. On ne cessa enfin de battre
 » les huit coins que lorsque les jambes de
 » l'accusé furent crevées , & que l'on vit
 » sortir la moëlle de ses os. »

Nous n'avons point de réflexion à faire sur un tel récit ; tout homme qui peut lire de pareils traits sans déplorer les faiblesses & les miseres de l'humanité , ne mérite ni compassion ni support de la part de ses semblables.

A L L E M A G N E.

II. *Journal de lecture , ou recueil proposé par souscription.*

Fragment d'une lettre à M. **

. . . VOUS trouverez, monsieur, dans ce *journal de lecture*, des petites pieces calculées sur l'horizon des toilettes & des antichambres, des contes, des petits romans, des anecdotes piquantes, des dialogues, des lettres, des poésies légères, des pieces fugitives, &c. J'y recueillerai préférentiellement des nouveautés intéressantes, des morceaux précieux, mais pas assez connus, ou noyés dans des compilations dont le public est dé-

goûté, & des fragmens tirés de livres qu'on ne lit plus parce qu'ils sont trop vieux, ou qu'on n'ose pas mettre entre les mains des jeunes gens parce qu'ils sont trop libres. Mais les meilleures pieces des bons auteurs, meme de ceux qui sont entre les mains de tout le monde, ne seront pas exclues de ma collection. J'aime mieux courir le risque de faire penser a quelques-uns qu'ils ne feront qu'acheter deux fois la même chose, que renoncer à une des premieres vues de mon recueil, & négliger mes chers confreres, les lecteurs oisifs & commodes. J'imagine aussi que les jeunes gens & ceux qui, par toute sorte de raisons, ne peuvent ou ne veulent point avoir beaucoup de livres, ne seront pas fâchés de voir rassemblées des pieces éparées dans un grand nombre de volumes, & de se procurer par ce moyen à peu de frais une petite bibliotheque portative de tout ce qu'il y a de mieux en ce genre. Je pourrais encore citer le patriarche de Ferney, qui prétend qu'il n'y a rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matieres.

Je tâcherai de réunir l'unité du plan bien soutenue, à une variété piquante, & d'imiter l'irrégularité des jardins Anglais. Peut-être

être qu'on découvrira de tems en tems , au milieu des fleurs , un temple , un petit bois consacré aux myſteres , quelques ruines , un tombeau... *Et ego in Arcadia.* Mais la gaieté & le badinage , enfans de l'esprit philoſophique , préſideront à l'arrangement de l'ensemble. J'éviterai avec ſoin le ton larmoyant , & ſur-tout la peſanteur & l'ennui. Vous ſavez , monsieur , que je ſuis de la ſecte des pantagruéliſtes & des ſhandiſtes,

J'aime à voir le bon ſens ſous le maſque des ris.

& je ſuis très - perſuadé qu'il n'y a rien de mieux , pour conſerver & prolonger la vie , que d'être gai & joyeux. Les morceaux qui font rire ou ſourire , & qui parlent raifon du ton de la folie , feront préférés à ceux qui débitent une morale ſublime. Les odes , les élégies & les héroïdes n'ont qu'à être bien bonnes pour être admifes.

Il n'y aura point d'article , dont la lecture puiſſe durer plus d'une heure. Toute plaiſanterie , dit Voltaire , doit être courte , & même le ſérieux devrait bien l'être auſſi.

Il ne faut pas médire de ſon prochain. Auſſi je ne dirai rien contre MM. les compilateurs , recueilleurs , bibliothécaires , ſeſeurs d'amuſemens , &c. &c. &c. Je les reſpecte , comme je le dois. Mais il me paraît

que nos vues ne font pas les mêmes. J'avoue que mon recueil ne sera point le plus joli des recueils, dans le meilleur des mondes possibles, mais il sera amusant, & je le ferai *con amore*. J'ai pour but mon propre amusement, & celui de mes amis lecteurs. Si on s'instruit pourtant, ce ne sera pas ma faute, on en conclura qu'il a plu au bon Dieu d'arranger son monde de maniere que l'utile se trouve par-tout sous l'enveloppe du plaisir.

Mon recueil formera une espece de bibliothèque pour s'amuser, ou se délasser à la ville & à la campagne, dans les voyages, à la toilette & dans les antichambres. Je le destine sur-tout à quelques-unes de mes jeunes amies. Ne croyez-vous pas, monsieur, que bien exécuté il pourrait servir à former le goût des jeunes gens, & qu'il fournirait un remede excellent contre les vapeurs, qui commencent à désoler toute l'Europe?

J'aurai soin des yeux de mes chers lecteurs. L'exactitude & la propreté typographiques seront pour moi des points essentiels. Il y aura de beau papier, des caractères neufs, & peut-être des vignettes, &c.

Vous voyez bien, monsieur, que si je fais tout au mieux, je serai encore bien loin de pouvoir réaliser les espérances brillantes

que vous paraissez avoir conçues de mon entreprise, & que je n'avais pas tort d'en être un peu effrayé. J'aurais voulu épargner à mon amour propre l'humiliation de vous entendre dire : n'est-ce que cela ? Il ne s'agit proprement que d'un *hobbyhorse*, dont je viens de faire l'acquisition, & que j'espère pouvoir monter pendant deux ou trois ans, sans m'en dégoûter.

Il y a eu des personnes qui ont été curieuses de savoir quelle est la science que j'aime le plus, & quel peut être le but de mes voyages. Dorénavant on sera persuadé que ma science favorite est celle de recueillir pour les autres, & que je ne voyage que pour embellir mon recueil.....

C O N D I T I O N S.

On donnera par an, à commencer par le mois de juillet, douze parties de ce recueil ou journal de lecture, chacune de 8 feuilles in-8o. Le prix de la souscription est 12 livres de France sur bon papier ordinaire, 18 l. sur papier d'une moyenne espece, 24 l. sur grand papier d'Hollande. *Ceux qui desireront des exemplaires de la dernière espece, les paieront en se faisant inscrire.* Les autres souscripteurs ne paieront qu'en recevant les

fix premiers volumes au commencement de janvier prochain ; mais ils doivent se faire inscrire avant le 15 du mois de septembre. Après ce tems, le prix sera augmenté d'un tiers. Ceux qui souscrivent pour 10 exemplaires auront l'onzieme gratis. On pourra se faire inscrire , à Amsterdam , chez Marc Michel Rey ; aux Deux-Ponts, chez Fontanelle ; à Dusseldorp , chez M. Jacobi conseiller des Finances ; à Göttingue , chez Boje ; à Gotha, chez Dieterich libraire ; à Halberstadt , chez Gleim ; à Hambourg , chez Bode ; à Mastricht , chez Dufour libraire ; à Neuchatel , auprès de la Société Typographique ; à Weimar , chez M. Wieland ; à Zurich , chez Orell, Gessner, Fuelsli & compagnie, &c. . . .

D. ce 30 avril 1773.

I. . .

S U E D E.

III. *Lettre à M. Visconti, archevêque d'Ephefe & nonce apostolique, auprès de LL. MM. II. RR. & A. sur la révolution arrivée en Suede, le 19 août 1772. Par l'abbé MICHELESSI, avec cette épigraphe :*
Fallitur, egregio quisquis sub principe credit

Servitium: nunquam libertas gratior exstat,
Quàm sub rege pio.

CLAUD. de Laud. Stil. Lib. III.

A Stockholm, chez Fougé, imprimeur
du roi. in 8°. 1773.

LA république des lettres vient de perdre l'auteur de cette production curieuse. Établi dans une cour étrangère, où son mérite l'avait fait distinguer, cet homme estimable a été le témoin oculaire d'un événement qui fera époque dans l'histoire de ce siècle, & il était très à même d'observer sans prévention & de juger sans erreur. Parcourons d'abord avec M. Micheleffi les traits qui caractérisent le gouvernement de la Suède dans les tems qui ont précédé la révolution.

“ Les Suédois n'ont jamais adopté un gouvernement purement républicain, pas même lorsqu'opprimés par des tyrans, ils en ont secoué le joug; l'état est trop vaste & la population trop faible, pour être susceptible de cette forme; d'ailleurs les mœurs de la nation ne l'admettent pas. Jusqu'en 1720 le gouvernement de ce royaume a été une monarchie plus ou moins mitigée; depuis Christiern la Suède n'a point vu de tyran sur le trône; ses rois l'avaient

élevée au comble de la gloire ; la souveraineté absolue de Charles XI avait même été utile à la nation. Charles XII, dont la mort fixe l'époque du changement de gouvernement, loin d'être tyran, était doux, bon & honnête; ses guerres opiniâtres furent le fruit de son éducation ; les grands lui avaient inspiré le goût de l'héroïsme militaire pour l'engager à sortir de son royaume, afin de le gouverner pendant son absence. La mémoire de Charles XII est toujours chère à la Suede ; on trouve encore des vieillards qui ont servi sous les ordres de ce prince ; & la génération présente est celle des fils de ces braves Suédois qui suivirent ses étendards.

« Loin que la liberté républicaine eût apporté aucun avantage à la Suede, jamais depuis Gustave Ier, elle ne s'était trouvée dans un état plus déplorable que celui où elle étoit tombée depuis le changement de l'ancienne forme de gouvernement. Les tems de Gustave-Adolphe n'étaient plus ; la Suede, sans armées, paraissait avoir expiré avec Charles XII ; deux partis divisaient la nation, & en faisaient, pour ainsi dire, deux peuples. Les fils de ceux qui avaient donné des royaumes, vendaient honteusement leurs suffrages. Mais la honte de quel-

ques individus ne doit point rejaillir sur toute la nation Suédoise , naturellement brave & honnête. »

“ La reine Ulrique-Eléonore, à peine assise sur le trône, fit des efforts pour revendiquer le pouvoir qu'elle avait été obligée de céder, lorsqu'elle se fit décerner la couronne. La reine douairière conserve un exemplaire de la forme du gouvernement, où la reine Ulrique-Eléonore a noté de sa main les changemens qu'elle voulait faire à son avantage. Mais les partis s'étaient déjà formés ; & le roi son époux, entre les mains duquel elle avait remis le sceptre, se voyant sans héritiers, sacrifia, après beaucoup d'efforts, à l'amour du repos l'espoir de l'augmentation d'un pouvoir dont il ne pouvait plus se promettre de jouir long-tems. »

“ Les deux partis qui ont régné alternativement dans ce royaume ; ressembloient parfaitement à ceux des Guelfes & des Gibelins qui s'étaient formés autrefois à Florence ; ils étaient soutenus par deux grandes puissances ; & les chefs de ces différents partis ne plaidaient que pour leur autorité & leur intérêt particulier ; nulle autre différence que celle qui tient au climat & au caractère national. En Toscane on eut sans cesse les armes à la main. Les cam-

pagnes étaient ravagés , les villes dévastées ; le sang coulait de toutes parts. En Suede, si l'on excepte un seul cas, où même on a peine à fuivre tranquillement la forme des loix criminelles, il n'y a eu que dietes, procès, débats & violences légales. Pour le reste, tout se ressemble, corruptions, factions, brigues, complots, haines entre les familles. Ne peut-on pas dire que les mêmes hommes & les mêmes familles se reproduisent de tems en tems ? »

« L'auteur passe de ces considérations générales, ou qui regardent les regnes précédens, à la situation des affaires qui ont immédiatement précédé la révolution. Il expose toutes les voies de douceur & de modération que le roi employa pour détourner les extrémités auxquelles se portait le parti contraire ; le mal était parvenu à son comble ; la corruption de la capitale avait gagné les provinces ; les voix se vendaient dans les élections ; l'exemple des députés qui s'enrichissaient aux dietes , contribuait à la propagation de ce vice ; la nation Suédoise, fiere & honnête dans le fond, était dégradée, dépravée. Plus d'intérêt commun, ni personne qui y veillât. Où il n'y a plus d'intérêt commun, il n'y a plus de gouvernement ; l'appas d'un nouveau gain ar-

rétait le mouvement des affaires ; les dietes étaient longues & onéreuses à la nation. On trouvait des personnes toujours prêtes à changer d'opinions , parce que leur opinion était au plus offrant. La reine douairiere , dont toute l'Europe admire le génie , les connaissances , l'humanité , cette princesse , la protectrice des lettres , à qui il n'a manqué que le pouvoir pour égaler la munificence des Augustes , a attendu treize mois. avant de savoir quelle somme ou lui accorderoit pour son douaire ; lorsqu'elle s'est plaint de cette lenteur , il y a eu des ames assez vénales pour faire entendre à une reine-, fille , sœur épouse & mere de rois , qu'elle aurait dû acheter sa subsistance. Les princes ses fils n'ont su leur sort que plus d'un an & demi après la mort de leur pere. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les états leur assignerent 6000 ducats à chacun , pour leur entretien & celui de toute leur cour.

Le roi , sans autorité sur la diete , en avait très peu au sénat , où il n'avait que deux voix. Le sénat n'avait besoin ni de la présence , ni des ordres du roi pour s'assembler. Il lisait sans lui les dépêches des ministres employés dans l'étranger ; il traitait les affaires les plus graves & les plus

importantes. Le roi devait signer toutes les expéditions faites en son absence comme en sa présence, même celles qui avaient passé contre son avis. Sa maison ne dépendait pas de lui; il y a peu d'années qu'il n'avait pas même le pouvoir de renvoyer un domestique qui lui aurait déplu. Celui-ci était le maître de se retirer & de vendre sa place à un autre. On croit que si, en 1756, le feu roi s'était monté, il aurait réussi, quoique peut-être plus difficilement; & non sans effusion de sang; mais la situation était bien différente de celle de son fils. Le feu roi était étranger; les Suédois n'auraient pas eu en lui toute la confiance qu'ils ont donnée à un prince né & élevé parmi eux. Le feu roi parlait à peine la langue du pays; le roi son fils aurait été fort embarrassé, s'il n'avait pu haranguer les gardes & le peuple. De toutes les qualités du roi qui ont concouru à couronner son entreprise d'un succès aussi heureux, son éloquence est peut-être la principale. Le feu roi avait quatre enfans; & en voulant tenter une entreprise aussi périlleuse, & qu'un seul fanatique pouvoit faire échouer, son cœur paternel devoit s'attendrir sur le sort qu'il alloit préparer à ses enfans, dont un sortoit à peine du berceau.

On peut ajouter que les désordres & les abus n'étaient pas encore parvenus au point où on les a vus, & qu'il aurait fallu de violentes secouffes pour renverser l'édifice décoré de ce nom spécieux de liberté, dont se parent toujours la licence & l'anarchie. Il était réservé à Gustave III de faire cesser les dissentions & les troubles qui déchiraient sa patrie; né en Suede, il s'était acquis par ses talens & son caractère l'estime, l'amour & la confiance de sa nation. Tout jusqu'à son nom lui était favorable.

Ce fut le matin du 19 août, que ce prince se décida à essayer cette grande entreprise, à exposer sa vie pour délivrer son peuple. Ce qui l'inquiétait plus que son propre danger, était la crainte d'être obligé d'employer la force contre ses sujets; il n'était pas moins touché du sort des princes ses freres, de leur désespoir & de leur ardeur à le venger, s'il eût été immolé par le fanatisme. Il sortit de son appartement; il s'arrêta; les larmes coulerent de ses yeux; il dit à ses chambellans: " Si j'ai le malheur de
 „ périr, qu'on dise à mon frere Charles que
 „ je n'ai pas péri par la main d'un Suédois. „
 Ici, M. l'abbé Micheleffi entre dans le détail de la révolution dont les nouvelles publiques ont parlé dans le tems d'une

manière assez circonstanciée. Cependant , comme témoin oculaire , il rapporte des choses qui ne se trouvent point ailleurs , & qui sont très - intéressantes. La scène la plus attendrissante se passa le 20 à la place de la nouvelle bourse. Il s'y était formé un concours de plus de 3000 personnes ; le peuple était monté sur les échafaudages des nouveaux bâtimens , & sur les portes des maisons ; la milice bourgeoise était à pied , sous les armes. Dès que le roi fut arrivé , sa suite se rangea le long de la place , & il se fit un silence profond. Le roi à cheval , l'épée à la main , s'avança sur le front de la troupe ; il tint un discours pathétique , d'une voix si nette & si distincte , qu'on l'entendait dans tous les coins de la place. Le peuple fondant en larmes , interrompait souvent le discours du roi par les plus vives acclamations. Le monarque lut ensuite le serment qu'il faisait à son peuple , & il fit lire celui que le peuple lui prêtait. On ne peut trop admirer la fermeté , l'intrépidité de ce jeune prince. “ Je me rendis , ajoute
” l'auteur , à l'artillerie au commencement
” de la révolution. Le roi m'avait trop
” honoré de ses bontés , pour que mon
” cœur ne fût pas vivement alarmé de sa
” situation ; il ordonna qu'on me fit entrer ;

„ il était à cheval ; il daigna me parler &
 „ m'instruire avec une précision admirable
 „ de ce qui se passait, des mesures qu'il
 „ avait prises, & de celles qui lui restaient
 „ à prendre. Je le vis aussi tranquille au
 „ milieu du plus grand danger, qu'il l'est
 „ dans son cercle. La veille de ce grand
 „ jour, il y avait eu concert & soupé à la
 „ cour ; l'assemblée était au moins de 80
 „ personnes ; le roi paraissait le plus gai de
 „ tous. J'ai vu une lettre qu'il écrivit pen-
 „ dant ce concert, sur l'entreprise du len-
 „ demain ; il est impossible de mieux pein-
 „ dre le sentiment d'une belle ame, ni de
 „ mieux écrire dans le sein de la plus
 „ grande tranquillité. „

I T A L I E.

III. *Reginella, o la virtuosa di musica. Re-*
ginelle, ou la virtuose de musique. Comédie
en cinq actes, par M. FRANÇOIS GRISE-
LINI. Venise, in-8°.

CETTE petite piece, publiée pour la seconde
 fois par son auteur, avec beaucoup d'addi-
 tions & de corrections, présente plusieurs

personnages plaisans , qui donnent lieu à des scènes de bon comique. La règle des unités y est bien observée ; mais on peut reprocher quelque chose à la morale de l'héroïne , qui , quoique très - vertueuse dans une profession assez suspecte , se permet de tromper un vieillard qu'elle a su captiver. Ces intrigues galantes , presque toujours accompagnées de mauvaise foi , ont été tolérées au théâtre depuis Molière jusqu'à nos jours. On ne peut donc condamner M. Griselini , sans faire le procès de nos plus célèbres auteurs dramatiques. Quoi qu'il en soit , voici l'esquisse de la pièce.

Reginelle est venue à Venise dans l'espérance d'y faire valoir ses talens sur un théâtre ; malheureusement elle est arrivée trop tard ; l'entrepreneur de l'opéra a rassemblé tous ses sujets ; elle est trop sage pour chercher à se procurer de l'aifance aux dépens de sa vertu ; elle a un amant qui se propose de l'épouser. Zanetto , c'est le nom du jeune homme ; trouve beaucoup d'opposition à ses desseins dans un vieil oncle , appelé Anselme , qui a été son tuteur ; le vieillard est un bon bourgeois , qui a tous les préjugés qu'on a communément contre les filles de théâtre , & auxquels elles donnent lieu ; il ne croit pas que son neveu pousse la folie jusqu'à épouser Re-

ginelle; mais il est persuadé que son commerce avec elle le déshonore, & peut le ruiner. Il vient lui-même chez Reginelle pour lui parler; la virtuose prévenue par son amant, imagine de donner de l'amour au vieillard; son unique dessein est d'engager l'oncle à compatir aux faiblesses du neveu. Anselme commence en effet à l'excuser; mais devenu amoureux, il est jaloux; il exige que le jeune homme soit éconduit; un rival de cet âge est en effet dangereux pour un vieillard. Dans la première visite il donne sa montre à sa maîtresse; celle-ci la remet à Zannetto, pour qu'il achete un crochet & une chaîne pour femme. La mère de Reginelle, témoin de ce don, sans en savoir le motif, ne doute pas que sa fille ne se dépouille pour son amant; c'est une femme intéressée qui fait beaucoup de bruit, & qui pour se venger instruit Anselme de ce qu'elle vient de voir. Anselme avait fait meubler l'appartement de Reginelle: furieux de cette nouvelle, il brise tout, & bientôt il est détrompé en voyant sa montre entre les mains de la virtuose, qui veut absolument qu'il la reprenne. Un vieillard amoureux est plus faible qu'un autre; Anselme ne néglige rien pour faire sa paix: instruit que Reginelle veut quitter Venise pour chercher de l'emploi dans une autre ville, il se détermine à former un spectacle

lui-même ; il devient directeur de troupe. On lui avait promis d'éconduire son neveu , il le trouve chez Reginelle ; les deux fourbes surpris ne se démontent point ; ils jouent une scène très - comique devant le vieillard qu'ils affectent de ne point voir. Zanetto , que l'on feint de chasser malgré ses larmes , & qui feint de se croire abandonné pour son oncle , conjure Reginelle de prendre un papier qu'il lui laisse , & de le lire. C'est une promesse formelle d'épouser Reginelle , & de lui assurer 10000 ducats. Cette somme semble étonner Reginelle ; Anselme se hâte de déchirer le billet , & d'envoyer à son amante deux lettres de change faisant une somme égale. La pièce se dénoue par l'aveu que Reginelle fait au vieillard qu'elle l'a trompé. Il est d'abord furieux ; elle parvient à le consoler , à le ramener à la raison , à lui faire sentir que ce n'est pas à son âge qu'on peut se flatter d'être aimé. Elle veut lui rendre ses lettres de change ; mais il ne reprend plus ce qu'il a donné ; il consent au mariage de son neveu.

Le but de cette pièce est de rendre les vieillards plus indulgens pour les faiblesses de la jeunesse , de les dégoûter de l'amour , & leur prouver que

Non v' é cosa peggiore
Ch' in vecchie membre il pizzicor d'amore.

TROISIÈME

TROISIEME PARTIE

PIECES FUGITIVES.

**I. Troisième voyage de M. J. A DE LUC au
mont de Sixt.**

NOUS partîmes pour la troisième fois de Geneve le 20 septembre. Arrivés à l'abbaye de Sixt, un des chanoines nous accompagna jusqu'à un hameau, où nous trouvâmes enfin un de ces chasseurs tant désirés. Il connaissait la route du glacier & en avait approché peu de jours auparavant. On convint que nous nous rendrions dès le soir même aux *granges-des-fonds*, c'est-à-dire, au bas de ce terrible précipice que nous avons vu du haut des rochers des *communes*. Nous nous mîmes en marche dès l'après-midi, & montâmes sans cesse pendant deux heures & demie; le sentier que nous suivions était à mi-côte dans une vallée étroite, ombragée de part & d'autre par des forêts de hêtres

& de sapins. De toutes parts des nappes d'eau tombaient du haut des montagnes, & ces points de vue pittoresques changeaient continuellement par les détours de la vallée. Le sol des fonds s'abaissé brusquement du côté par où on arrive, la pente rapide forme un rideau au bout duquel on découvre le plus superbe amphithéâtre. Nous ne nous lassions point de l'admirer. Le *Grenairon* nous dominait d'un côté, & le *glacier de Bluch* encor plus élevé de l'autre ; nous étions déjà à près de 3000 pieds au-dessus du niveau du lac. Nous employâmes le reste du jour à parcourir cette belle solitude & à questionner notre guide. L'histoire sur-tout des gens qui habitent ces montagnes, nous intéressa extrêmement. Le genre de vie qu'ils mènent mériterait l'attention d'un philosophe. On apprend dans ces lieux à quoi se réduisent les vrais besoins de l'homme, & dans quel doux calme il peut conserver son ame, loin des spéculations vaines & du labyrinthe de la société. Ces montagnards ont leurs peines, parce qu'ils sont hommes ; mais ils ne les anticipent point par des sollicitudes, & ne les aggravent point par les réflexions. Ils attendent tout de l'auteur de la nature, & savent que c'est la même main qui leur dispense & les biens & les maux.

Entre les rochers escarpés qui nous entou-

raient, on découvrait de larges failles. La nature les a recouvertes d'herbe. Nos montagnards s'y font frayé des routes. Dès que la neige est fondue, ils y conduisent avec leurs vieux moutons les agneaux nés pendant l'hiver; chaque paroissien a sa marque, ils les laissent en commun, & les oublient en quelque sorte pendant l'été. Ces pâturages ont plus de faveur que ceux du bas, les moutons ne l'abandonnent que lorsque la neige le recouvre, & ils reviennent seuls au hameau. On ne craint pour eux ni les loups, ni les ours; mais les agneaux qui sont nés parmi ces rochers, ont un autre ennemi redoutable, c'est l'aigle; & il y en a de très-grands.

Le soir étant venu, nous primes possession d'une cabane qui n'était pas occupée. C'était une cage faite de troncs de sapins presque bruts, encochés aux angles, couverts d'éclats du même bois. Le jour n'y entre & la fumée n'en sort que par les intervalles de ces troncs. Cette cabane, quoique meublée, n'était pas fermée à la clef: nous y trouvâmes des lièges, la table & le lit des maîtres. Ce lit est fait de planches posées près du toit, & couvertes d'herbes sechées.

Nous fûmes réveillés pendant la nuit par la pluie & par un orage. Le tonnerre retentissait dans les rochers, le bruit des tor-

rens & des cascades était plus fort. Nous entendions encore les cris aigus des femmes qui cherchaient à rassembler les vaches écartées. Nous nous levâmes : le barometre avait baissé ; dès que le jour parut, nous partîmes pour observer. Un vent de sud assez fort charriait de gros nuages sur nos têtes, tandis que d'autres remontant de la vallée, venaient de tems en tems remplir notre bassin. Le tems était trop incertain pour que nous eussions la pensée de monter au glacier ce jour-là. Redescendre à l'abbaye, c'eût été perdre un tems précieux. Il plut le matin ; mais le tems paraissant se mettre au beau, nous allâmes faire des observations sur une montagne voisine. La pluie redoubla, comme nous en descendions ; un gros sapin nous servit d'abri. Lorsque les montagnards sont près des bois & veulent se chauffer, ils ne se font point de peine de mettre le feu à un sapin, & il n'est pas à craindre qu'il se communique d'un arbre à l'autre, comme dans les forêts de la plaine.

Nous passâmes la nuit aux *Fonds* dans notre hutte ; & voyant le lendemain qu'il continuait à pleuvoir, il fallut prendre le parti de redescendre à *Sixt*, bien chagrins d'avoir manqué encore une fois le *glacier*, sur-tout après nous être convaincus qu'il était acces-

sible. Notre dessein était de retourner sans délai à Geneve. Les instances des obligeans chanoines nous retinrent : le barometre remonta , le tems s'éclaircit , & nous retournâmes le soir aux *Fonds* pour y passer la nuit. La vue des étoiles nous présageait un beau jour. Le lendemain nous nous mîmes en marche dès le grand matin. A sept heures nous étions arrivés au *Plan-de-léchaud* , pâturage abandonné aux chamois, par l'impossibilité d'y conduire des vaches ou d'y contenir des moutons. Quoique cette partie de la montagne soit tournée vers le midi , il n'y croit ni arbres , ni arbrustes. L'herbe y est basse & mince , à la réserve de quelques plantes qui se trouvent là dans leur élément.

Après avoir quitté ce lieu , nous trouvâmes l'air d'une sérénité inconnue dans la plaine. En nous élevant , chaque pas nous faisait pour ainsi dire découvrir de nouveaux objets. Nous montions sur une sommité isolée. Soit pureté de l'air que nous respirons , soit satisfaction d'atteindre enfin notre but , trois heures de marche par des chemins fatigans n'avaient point diminué notre ardeur à monter sur une pelouse très-rapide ou dans des talus de rocailles. Nous tournâmes alors vers l'occident de la montagne , & parvinmes au pied du *glacier de*

Blanc, qui en occupe le sommet, comme on l'a dit. Il était alors couvert de neige, dont la croûte était très-dure; munis de chauffons de corde de laine & de bâtons ferrés, nous montions sans glisser sur une pente très-rapide; mais elle se devint tellement, que la chaussure seule de notre guide put nous fournir les moyens d'atteindre le sommet, après avoir couru risque de tomber dans le précipice. Il frappait rudement la neige en biais, avec ses souliers, dont les semelles étaient garnies de clous, & faisait ainsi de petits enfoncements, par lesquels nous montions à l'aide de nos bâtons. Mais cet expédient ne pouvait nous servir pour le retour. Nous fîmes réflexion que le soleil, en tournant du côté de l'occident, amollirait la surface de la neige, & conséquemment rendrait la descente beaucoup plus aisée, ce qui nous tranquillisa.

Il est bien difficile de se faire entendre par des mots, lorsqu'ils ne réveillent pas des sensations éprouvées. Le silence le plus profond régnait dans ces lieux. On sentait qu'ils n'étaient pas faits pour des êtres vivans. Notre guide les connaissait aussi peu que nous. Les chamois n'y viennent jamais, & par conséquent aucun chasseur n'y était monté. Nous y vîmes cependant beaucoup de ces moucheron que les naturalistes appellent *tipules*.

Nous nous trouvions sur une étendue immense de neige, dont rien n'altérait la blancheur. Les rayons du soleil, réfléchis sur la surface, nous en faisaient voir tout le poli. Nous n'apercevions absolument que cette neige & le ciel, vers lequel elle se terminait en replis mollement arrondis, comme ces nuages argentés que l'on voit quelquefois se soutenir majestueusement dans un air pur. Il nous semblait que nous étions suspendus sur un de ces nuages. Et quel air ! Jamais nous ne l'avions vu de cette couleur. Il était d'un bleu vif & foncé, qui produisait une sensation inexprimable d'immensité, & venait sans doute de ce que la couche qui nous interceptait l'obscurité du ciel, était moins épaisse que dans la plaine.

Je ne puis attribuer qu'à cette pureté & à la sécheresse de l'air un phénomène qu'elle explique très-bien & qui sans cela serait inexplicable. La partie supérieure du support de mon barometre, & qui sert en même temps de bâton, s'était fendue dans notre précédent voyage ; la veille de notre départ pour ce troisième, j'y mis une virole de fer, & la chassai fortement à coups de marteau. Le bois était très-sec & l'air aussi, tel qu'il peut être dans la plaine. Cependant, comme nous approchions du sommet du glacier, ayant,

sans deſſein tourné mon bâton , la virole tomba d'elle-même & roula fort bas ſur la neige. Notre guide la ſuivant des yeux , remarqua qu'elle s'étoit arrêtée auprès d'un petit rocher. En redeſcendant , nous la trouvâmes. Je voulus la remettre , elle ne tenait en aucun ſens à mon bâton. Je le mouillai , elle y tint alors , & je n'y ſongeai plus. Long-tems après , me rappelant la chute de cette virole , je voulus la rendre ſolide en garniſant le bois avant de l'y appliquer ; je la trouvai auſſi ferme que le premier jour , & ne pus l'ôter ni la remettre qu'à coups de marteau. Certainement ce morceau de bois avait acquis à cette hauteur une ſécherèſſe extraordinaire.

Un autre phénomène que nous obſervâmes , c'eſt que l'eau qui diſtille du glacier eſt ſans comparaiſon plus agréable au goût que celle qu'on boit dans la plaine , & qui ſe charge toujours plus ou moins d'exhalaiſons.

Quand nous partîmes des *Fonds* , il ſeſſait un petit vent de nord qui régnaſt encore au *Plan-de-léchaud*. Plus haut l'air étoit calme ; mais en approchant du ſommet du glacier , nous éprouvâmes un vent de ſud , qui devint très-ſort & très-froid.

Il étoit près de midi lorſque nous y arrivâmes. Tout à coup en élevant notre tête au

dessus de l'extrémité du rideau, qui nous cachait depuis long-tems la partie orientale de notre horizon, nous eûmes à découvert l'immense chaîne des Alpes, dans une étendue de plus de 50 lieues. De quelque côté que nous tournassions nos regards, tout l'horizon était couvert de montagnes. Ses bornes à l'occident n'étaient sûrement que l'épaisseur de l'air ; car nous dominions assez le *Jura*, distant de 13 à 15 lieues, pour découvrir au-delà les plaines de Franche-Comté & de Bourgogne, si l'air eût été transparent. Au sud-ouest, notre vue s'étendait jusqu'au mont *Cenis* ; & vers le nord-est, probablement jusqu'au *S. Gothard*. Nous dominions de beaucoup toutes les gorges des Alpes ; il n'y avait que quelques-unes de leurs pics qui s'élevaient au-dessus de nous. Dans tout ce vaste espace, où les montagnes étaient entassées, nous n'apercevions de plaine que dans un petit recoin à l'ouest, dont Geneve occupait le milieu, & au nord-est nous voyions presque d'un bout à l'autre, la large vallée où coule le Rhône depuis sa chute des montagnes jusqu'à *Sion* distante de 9 à 10 lieues de l'endroit où nous étions. Tout le reste était hérissé de montagnes.

Les détails autant que l'ensemble auraient excité l'admiration de l'homme le plus indif-

férent. Un seul coup - d'œil sur l'immense quantité de glaces & de neiges qui couvrent les Alpes, suffit pour tranquilliser le spectateur sur la durée du Rhône, du Rhin, du Pô & du Danube. On a le sentiment que c'est là leur réservoir & qu'il peut fournir à plusieurs années de sécheresse. Dans cette étendue où nous découvrons le Rhône, il ne nous paraissait que comme un ruisseau, à cause de sa distance qui ne diminuait point à nos yeux l'immenité de glaces d'où il distille. Les sources de l'*Arve* ne nous paraissaient que comme des filets d'eau, en comparaison des vallées comblées de glaces, d'où elles sortent. Le mont *Blanc* qui s'élevait au-dessus de ces vallées, semblait capable de fournir seul pendant long-tems au cours d'une rivière, tant il était chargé de glace depuis le pied jusqu'au sommet.

Ce côté de notre horizon offrait la plus sensible image de l'hiver; on se serait cru transporté dans le *Spitzberg* ou la *Nouvelle-Zemble*. Il ne présentait à nos yeux que des tas de glaces, au travers desquels s'élevaient des obélisques, des pics arides de 3 à 4000 pieds de haut, tandis que par-tout ailleurs les montagnes étalaient la variété des productions dont elles sont susceptibles. Au pied même des glaces on voyait des pâtura-

ges & des moissons. On y cueille en septembre l'orge semée au printemps. Ces vallées donnent aussi du lin, d'excellens fromages, & sur-tout du miel blanc délicieux, que les abeilles cueillent sur les fleurs salutaires des Alpes.

Après avoir porté quelque tems notre attention autour de nous, elle fut ramené bien fortement sur nous mêmes, lorsque nous vîmes à découvrir que nous n'étions soutenus que par une masse de neige glacée qui était saillante sur un précipice affreux. Notre premier mouvement fut une retraite précipitée. Mais nous comprîmes que l'addition de notre poids ne suffirait pas pour la détacher, & nous revînmes sur ce terrible *Belveder*. Non seulement la montagne était escarpée, mais de plus la saillie de la glace nous portait en avant de 500 pieds au moins, sur un précipice dont la profondeur ne pouvait être moindre que de 5000 pieds. Quel aspect pour des habitans de la plaine! Nous le considérons avec un étonnement mêlé d'effroi. Nous nous tenions l'un l'autre par nos habits, en avançant la tête vers le précipice.

Nous avons détaché de quelques rochers qui débordaient sur notre chemin, des plaques d'ardoise, soit pour nous proeurer au som-

met d'autres sieges que la glace, soit pour y poser un réchaud, pendant l'opération de l'eau bouillante. Mais nous ne pûmes réussir à celle-ci, le vent étant trop froid, quoique le thermometre ne fût qu'à 3/4 trois quarts de degré au-dessus de zéro, & nous étions vêtus à la légère. Nous nous bornâmes donc à l'observation du barometre, qui par la comparaison de celle qui s'est faite à Geneve dans le même tems, fixa la hauteur du sommet de ce glacier à 8229 pieds au-dessus du niveau du lac. Nous primes de ce même sommet un point de niveau dans le mont *Blanc*, & nous nous en sommes servis dans la suite pour nous assurer qu'il est de 4990 pieds plus élevé que le lieu où nous étions, & par conséquent de 14345 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Nous ne nous lassions point de considérer cette étonnante montagne qui s'éleve au-dessus des autres comme un géant. La croûte de glace qui la recouvre en entier depuis sa base, dans la vallée de *Chamouni*, jusqu'à son sommet, ressemble en quelques endroits à une mer agitée; en d'autres, on croirait voir des ruines de tours & de châteaux entrecoupés de profondes crevasses; ailleurs elle s'avance sur le bord de quelques rochers à pics; on peut juger par là de son épaisseur, qui nous parut être de 7 à 600 pieds.

Nous ne pûmes tenir que pendant trois quarts d'heure sur le sommet, & redescendîmes auprès des rochers d'où nous avions détaché les ardoises. C'est l'espece de pierre dont tout le haut de la montagne est composé. Nous trouvâmes dans ses crevasses des amas de *quartz* sous des formes singulieres, & une petite matrice de *crystal - de - roche* très pur. Tout ce qui s'élevait au-dessus de ces rochers, n'était qu'un massif de glace en forme de cône tronqué. Cette glace peut être appelée *permanente*, quoiqu'elle diminue continuellement, tant par la fonte en été que par la chaleur intérieure de la terre; mais elle se renouvelle chaque année par-dessus, elle augmente même en épaisseur & en étendue. On ne peut pas douter de l'accroissement de tous les *glaciers* des Alpes, ni par conséquent que le mont *Blanc* n'augmente & ne s'éleve insensiblement.

Nous étions fort à notre aise auprès des petits rochers; il y faisait moins froid & très-peu de vent. Nous nous émerveillions de n'appercevoir la différence de densité de l'air que par nos instrumens; de ce qu'aucune incommodité ou sensation désagréable ne nous avertissait que cet air que nous respirions était d'un tiers moins dense que celui de la plaine; de ce que le poids de l'atmosph.

phère avait diminué de 100 quintaux sur notre corps, sans que l'équilibre fût troublé dans son intérieur. Quelle merveilleuse machine que celle qui se prête à de si grandes variations, même dans les causes de ses principaux mouvemens, sans qu'ils cessent d'être réguliers ! C'est donc une erreur, d'attribuer à la différence du poids ou de la densité de l'air, les changemens qu'éprouvent certaines personnes lorsque le baromètre baisse. Si cela était, que deviendraient les chasseurs de chamois, qui montent chaque jour du fond des vallées au sommet des montagnes, & les femmes d'un hameau voisin de Sixs, qui pendant l'été vont passer la nuit aux Fonds pour y traire leurs vaches, & redescendent chaque matin, sans en ressentir aucune incommodité ? Il faut donc avoir recours à une autre cause ; c'est le changement dans la nature de l'air ; c'est son mélange avec d'autres fluides.

Après avoir passé une heure & demie auprès des petits rochers, nous commençâmes à redescendre. Le soleil avait amolli la neige, comme nous l'avions espéré, & nous descendîmes sans peine dans les pentes les plus rapides d'une manière fort plaisante, que notre guide nous enseigna. Nous sautions sur nos talons qui s'enfonçaient assez dans la neige

pour nous retenir. A la vérité il fallait garder une sorte de mesure dans ces sauts, pour que le corps suivit toujours le mouvement des jambes, sans quoi on aurait pu tomber en arriere ou en avant. Nous n'essayâmes pas une autre maniere de descendre, que nous vîmes pratiquer à notre guide, ce n'était pas trop le lieu de faire de pareils essais. Il s'appuyait par - derriere sur son bâton qu'il passait entre ses jambes; & enfonçant plus ou moins ses talons dans la neige, il s'y glissait debout avec divers degres de vitesse dont il était le maitre. Il se laissait aller quelquefois avec une vitesse prodigieuse, & s'arrêtait ensuite fort aisément à l'aide de ses talons.

Lorsque nous fûmes hors de la neige, & que tournant du côté du *Pré-de-léchaud*, nous commençâmes à trouver de l'herbe, nous entendîmes partir de divers endroits des cris perçans semblables à des coups de sifflet, qui dans un bois de la plaine nous auraient fait craindre une embuscade de voleurs; mais là, c'était nous que l'on craignait. Les premières marmottes qui nous avaient apperçus, en avertissaient leurs camarades par ces cris, & nous les voyions courir çà & là pour se réfugier dans leurs trous. Ces coups de sifflet se répéterent plusieurs fois sur notre passage.

Il était trois heures & demie lorsque nous fûmes de retour au *Plan-de-léchaud*, & à six heures nous arrivâmes aux *Fonds*. Nous étions fatigués, & il était presque nuit. Cependant après nous y être arrêtés une demi-heure, nous résolûmes de descendre encore le même jour à l'abbaye, pour jouir de plus de repos. Le chemin des *Fonds* à *Sixt* est en partie dans des bois de sapins qui produisaient quelquefois une pleine nuit, & nous ne suivions alors notre guide qu'au bruit de ses pas. Cependant la route se fit sans accident. Nous étions à 8 heures & demie à la porte de l'abbaye : une bonne nuit & la satisfaction d'avoir rempli notre but réparèrent nos forces, & nous partîmes le lendemain de *Sixt*, pénétrés des bontés de nos généreux hôtes. Nous couchâmes ce jour-là à *Sjoire*, & le lendemain nous fûmes de retour à Geneve sur le midi.

II. *Charmides & Théone, ou les Graces décentes.* Par M. JACOBI. Morceau traduit du *Mercur* Allemand.

AUX ÉDITEURS.

Vous avez promis, messieurs, d'enrichir votre journal, des meilleures piéces qui paraîtraient

raîtraient dans le *Merçure*, annoncé par M. Vieland & attendu avec impatience. Je viens d'en recevoir le premier cahier, & je me hâte de vous faire passer ce morceau. Un exercice soutenu m'en rendra plus habile dans l'art de traduire, & je consacrerai avec plaisir quelques momens de mon loisir à l'amusement & à l'instruction de vos lecteurs, d'autant plus que ce sera une occasion de vous prouver ma considération & mon estime.

LIVRE PREMIER.

Les habitans de l'isle de Chypre étaient bien différens de ces hommes simples chez qui la déesse des amours, jeune encore & ignorant sa divinité, arriva sous la forme d'une fille simple & innocente. Les belles de l'isle reçurent Vénus sans la connaître, suivant les loix de l'hospitalité, & dans la simplicité de leur cœur. Elles prirent dans son commerce de nouveaux attraits; & lorsqu'elle leur fut enlevée, elles la virent partir, comme on voit s'éloigner une compagne, qui suit l'époux que son cœur a choisi. Telles parurent aussi aux filles de Chypre, les Grâces, compagnes de Vénus. C'étaient trois jeunes beautés pleines de douceur & de charmes, aimables dans toutes leurs actions, soit qu'elles fussent couchées sur l'herbe, ou

qu'elles courussent dans la prairie; soit qu'elles parlaissent, qu'elles chantaissent, ou qu'elles embrassassent une amie; soit qu'elles sourissent à un jeune garçon, ou qu'elles en évitassent un autre; soit qu'elles aidassent une de leurs compagnes dans quelque travail champêtre, ou qu'elles se parassent pour une fête; lorsqu'elles se poursuivaient à l'ombre des bocages, ou qu'elles posaient leurs mains sur l'autel: toujours elles étaient aimables, mais de façon qu'on pensait qu'il serait facile de les imiter. Les amies des Grâces avaient, sans s'en appercevoir, été admises dans leurs mystères; ou plutôt, sans songer à aucun mystère, elles étaient devenues ce qu'il faut être pour leur ressembler. Elles ignoraient ce que c'est qu'un système des grâces; mais en observant tous leurs mouvemens, on aurait pu en composer un semblable.

La mémoire de Vénus & des Grâces se conserva long-tems dans sa première pureté parmi ce peuple fortuné; long-tems il ressentit l'influence du séjour qu'avaient fait parmi eux ces divinités. Le culte de la déesse était conforme à cette noble simplicité. Des bocages lui tenaient lieu de temple; sur des autels de gazon, chargés de quelques vases de bois, on versait en leur honneur un peu de

lait & de miel ; des danfes communes comme favent en former toutes les bergeres, des chants fans aucun art ; mais en même tems une parure chafte, des ornemens de tête fans prétention, le teint de la pudeur, des regards modestes, le ton doux & modéré d'une vierge, la démarche d'une prêtrefle qui a quelque chofe de folemnel. Avec des gelfes & des mouvemens pleins de décence, qui n'avaient rien de trop raffiné ; on reconnoiffait en elles l'extérieur aimable des Graces.

Après quelques fiecles, les habitans de l'ifle n'étaient plus ce peuple fortuné ! Ils avaient bâti à la déeffe des temples fomptueux, ils lui avaient confacré des autels magnifiques, ils s'y raflembaient parés de vêtemens fuperbes, leurs offrandes étaient plus riches, leurs danfes inventées avec art, leurs chants étaient dignes des mufes. Mais dans ces temples faftueux, on ne voyait plus des yeux s'élevant paifiblement vers le ciel, plus de larmes excitées par la tendrefle ! Les jeunes garçons & les jeunes filles ne demandoient rien à la déeffe que des baisers ; ils n'attendaient rien des Graces qu'un extérieur aimable, des converfations tendres, des regards féduifans, une parure complaifante, des charmes dans leurs mouvemens les plus négligés. Auffi aucun jeune homme ne par-

fait mieux que ceux de Chypre, aucune jeune fille ne savait mieux porter son voile & arranger sa couronne que celles de l'isle de Vénus.

Dans ce tems se distinguait en Chypre le sculpteur *Callias*, dont les statues ornaient les plus fameux temples. On admirait dans celles de *Vénus* une attitude voluptueuse, un regard passionné. Les Graces avaient un sourire malin, une fossette au menton ou dans les joues; des guirlandes de fleurs artistement entrelacées les unissaient l'une à l'autre. Le prix de ces ouvrages, si conformes au sentiment moral de ces peuples, était si décidé, que même l'envie des artistes était forcée au silence. "Vénus & ses compagnes" se montraient à *Callias*; le souffle de l'amour animait tous ses ouvrages. "C'est ce que criaient tous d'une voix les connaisseurs & les demi-connaisseurs; c'est ce que répétaient les prêtresses; & les jeunes filles de dix ans le disaient après elles.

Le fils de *Callias*, *Charmides*, jeune enfant, qui montrait à d'autres égards un génie vif & précoce, demeurait seul insensible à tous les chefs-d'œuvres de son pere. Cependant dès qu'il avait pu manier le ciseau, il lui avait enseigné les principes de son art. La demeure de *Callias* était près de Pa-

phos, sur une colline où l'on célébrait la fête de Vénus. Au tems où les roses fleurissent, toute la jeunesse des environs se rassembloit dans ce lieu, & toute la colline était couverte de roses. Plus loin on découvrait un petit bois antique & sauvage, & qui n'était visité de personne. Autrefois, disait-on, il était chéri des Graces & des Muses. Elles y avaient formé leurs danses, il avait retenti de leurs chants ; mais abandonné maintenant, on n'y voyait plus la moindre marque de leur présence, il était devenu la retraite des serpens. C'est dans ce lieu que le jeune *Charmides* hasarda un jour de pénétrer ; non par un mouvement de simple curiosité, mais parce qu'il desirait d'avoir un commerce plus intime avec les immortelles. Les arbres qui s'étaient élevés près les uns des autres, confirmaient tout ce que l'on en racontait de mystérieux ; ils donnaient à ce lieu cet air d'antiquité, qui promet à de belles ames les songes les plus flatteurs.

L'entrée du bocage était gardée par la statue défigurée & presque méconnaissable d'une Muse. À peine découvrait-on dans sa main, une flûte, & une branche de myrte autour de son front. *Charmides* pénétra dans le plus épais de la forêt, sans être troublé par

aucune bête venimeuse. Il parvint auprès d'un autel de gazon, placé au pied d'une statue de bois assez bien conservée. Au premier coup-d'œil, la simplicité de l'ancien culte fit naître dans son ame un sentiment de respect & de satisfaction. Il reconnut la statue de la déesse des amours, reposant son bras droit sur une des Graces. C'était un ouvrage grossier, tel qu'il pourrait apprêter à rire à l'artiste qui ne travaille que de la main; mais tel qu'il est, il renferme un génie qui ne se laisse découvrir qu'à celui qui est capable de saisir le grand & le beau. Dans les yeux de *Vénus* brillait la sensibilité satisfaite, cette bienveillance généreuse qui veut se communiquer aux autres, & qui devient en effet leur partage. Son attitude était noble & tranquille. Dans le voile qui couvrait sa compagne, point d'ouverture indécente, rien de voluptueux dans sa chevelure, deux boutons de rose en faisaient tout l'ornement. Légèrement inclinée en avant, elle baissait les yeux, comme si l'idée d'embellir même la déesse de la beauté lui causait quelque confusion. *La voilà*, s'écria *Charmides*, & il tomba à genoux au pied de l'autel.

Depuis que *Charmides* eut parcouru cet endroit sacré, il lui fut plus difficile encore qu'auparavant d'admirer les ouvrages de son

pere, & le culte fastueux de la déesse. Partout il se retraçait la Vénus décente du bocage, par-tout il croyait, voir sa modeste compagne. Elles se présentaient à lui dans son atelier, au milieu de son travail; il portait leur image dans les temples. Parmi les statues de marbre & les autels dorés, il se prosternait en esprit devant ce gazon sacré, au pied de l'image de bois de sa déesse, la seule dont les regards pussent faire son bonheur. En voyant les prêtresses couronnées des plus belles fleurs, il n'oubliait jamais la branche de myrte qui couronnait sa muse. Au milieu même d'une double haie de jeunes filles qui allaient avec lui à l'autel, il demeurait froid & insensible. De tems en tems il levait les yeux sur elles pour voir s'il ne rencontrerait point quelques regards qu'il pût comparer à ceux des déesses du bocage; mais c'était en vain.

Enfin, au tems des roses, à l'une de ces fêtes que l'on célébrait sur la colline, une jeune fille attira l'attention de l'artiste. Elle s'était assise à part; & choisissant les plus petits boutons de rose, elle en plaça deux dans ses cheveux & un troisième sur son sein. Elle parut observer que ces fleurs en avaient plus d'éclat, & elle baissa les yeux, comme si elle eût rougi de prétendre embellir une rose. Ce

fut pour *Charmides* le modèle des Graces.

Sans doute que cette idée était trop subtile pour entrer dans l'esprit de la jeune fille; mais dès qu'on l'envisageait, on était forcé de soupçonner qu'elle éprouvait quelque chose d'approchant; c'était un sentiment confus, susceptible dans la suite, de développement.

La jeune beauté se releva, aperçut le jeune homme & rougit. Les yeux de *Charmides* tombèrent sur les deux boutons de rose placés dans les cheveux, & point encore sur le troisième. Enfin il y regarda, & l'œil avide en se portant sur cet objet charmant, parut retenu par une certaine crainte. La jeune fille sourit, jamais elle n'avait éprouvé tant de confiance pour aucun jeune homme. Cependant on entonnait le cantique solennel, la fête était finie, & la jeune fille fut forcée de se retirer avec ses compagnes. Elle était de *Paphos*; son nom était *Theone*.

La Venus du bocage avec sa compagne est maintenant une simple mortelle toute semblable à celle-ci. Quels modèles du beau! *Charmides* devint triste. Souvent il retournait dans la forêt; mais les déesses ne pouvaient point lui sourire comme la jeune fille de *Paphos*. *Qui suit si elles me sont favorables ces déesses?* disait-il en lui-même. *Ab! elles*

le seraient, si j'étais aimé de la beauté qui me charme.

Elle reparut l'année suivante sur la colline. *Charmides* lui offrit quelques boutons de rose. Le ton doux & touchant avec lequel il la salua eut des charmes pour elle ; le regard par lequel elle répondit fut enchanteur pour lui ; dès ce moment se forma entr'eux une liaison intime & sacrée.

Théone ! veux-tu venir avec moi dans ce bocage ? Leurs nœuds furent serrés. *Théone* lui donna la main & le suivit.

Ils étaient à l'entrée de la forêt : Sans doute dit le jeune homme, cette muse n'a chanté sur sa flûte que des chansons innocentes. Au même instant, il cueille une branche de myrthe, & il en forme une couronne pour ceindre la tête de sa compagne. Ils avancent, déjà ils apperçoivent la statue & l'autel ; c'est la déesse des amours, dit *Charmides*, & voici l'une des Graces. Ses yeux, en parlant ainsi, étaient remplis de larmes ; il ferrait la main de *Théone* ; & celle-ci voyant couler les larmes de son amant, ne put retenir les siennes ; c'était l'innocence & l'amour.

Cette divinité, dit *Charmides* après un moment de silence, *n'a point encore de prêtresse ; veux-tu, Théone, te consacrer à ses*

mysteres ? La jeune fille ne le comprit pas entièrement. La simplicité de l'autel , le coup-d'œil de la statue avait quelque chose qu'elle préférait , sans savoir pourquoi ; au temple somptueux de Paphos , & à la colline des roses. Mais pour découvrir tout le prix de ce sanctuaire , comment aurait-on pu l'attendre de cette ame encore dans l'enfance ? Chez le jeune homme même , c'était plutôt le sentiment que la connaissance du beau. Mais quand la jeune fille n'aurait pas aimé pour elle-même la déesse des amours , & les Graces qui étaient à sa suite ; son image aurait été sacrée pour elle , dès que *Charmides* l'avait conduite en ce lieu. Elle cueillit des fleurs à pleines mains , elle en couronna la déesse , & elle en joncha l'autel. *N'oublie pas ce que tu viens de faire* , lui dit *Charmides*.

Théone reparut sur la colline avec son amant : forcée par l'ordre exprès de sa mere elle se mêle aux danses voluptueuses de ses compagnes. Le chagrin de la pudeur blessée reposait sur son front parmi les feuilles de myrte. Toutes les fois qu'un garçon voulait la ferrer dans ses bras , elles se débattait , & les jeunes gens éclataient de rire. Le plus beau d'entr'eux enleva dans ses cheveux , une des roses qu'elle tenait de *Charmides* ; il s'y prit avec une grace qui , au-

près de toute autre fille, aurait excusé son audace. Auprès de la sensible *Théone*, il n'y eut point de pardon ; elle quitta la danse.

Bon *Charmides* ! contemple ces fleurs sacrées sur l'autel & sur l'image de ta déesse. Baise ces fleurs que *Théone* a cueillies. Prends soin du myrthe, dont tu pris une branche pour couronner son front. Repose-toi dans le lieu où tu la vis couchée ; passe par-tout où elle porta ses pas ; arrose de tes larmes la colline où tu la vis danser ; mais n'espère pas de revoir avec les roses qui vont fleurir, la prêtresse que ton cœur consacra.

Une longue année s'était écoulée ; on vit paraître le mois des roses, & avec lui les jeunes filles de Paphos. *Théone* n'était point avec elles.

Bon *Charmides* ! prie les Graces, que la douleur forme ton ame à la patience. Peut-être vis-tu alors pour la dernière fois ta petite prêtresse.

Cinq années s'étaient passées comme la première : le mois des roses avait reparu cinq fois, & avec lui les filles de Paphos. *Théone* n'était point avec elles.

Cependant *Charmides* était devenu un jeune homme ; mais il était demeuré fidele aux mysteres de l'antique forêt, à l'amour

de la petite prêtresse, & à la contemplation de tout ce qu'il y a de beau dans le ciel & sur la terre.

Avant que *Charmides* eût vu *Théone*, il était parti pour chercher l'œil d'une jeune fille qui ressemblât à celui de la statue. Maintenant le jeune homme désirait de trouver dans une autre belle quelques traits de la beauté qu'il adorait. Parmi toutes les filles qui étaient venues à la fête, il en cherchait une qui eût un de ses regards, il écoutait le son de leur voix ; mais toujours en vain ; il ne trouvait point de *Théone*. Quelquefois il distinguait des yeux d'un bleu foncé, modestes comme ceux de la belle, quand elle les fixait vers la terre. Il entendait quelquefois un ton plein de douceur comme le sien ; mais l'illusion était courte. Bientôt celle qu'il se disposait à admirer, courait se perdre dans la foule des jeunes garçons pleins de feu. La pudeur disparaissait de dessus son beau visage, on n'entendait plus de propos décens. O *Théone* ! *Théone* !

Cependant les Graces n'abandonnerent point *Charmides*, parce qu'il ne les avait pas abandonnées, même au milieu de tant de douleurs. Maintenant que son âme était épurée par une longue épreuve, il lui fut permis de pénétrer dans leurs plus secrets mystères.

Un jour, dans le mois des roses, les chansons & le son de la flûte l'avaient attiré sur la colline, d'où le repentir le chassa bientôt pour le conduire dans le bocage. Là, au bas du piedestal de la statue, il découvrit une inscription à demi effacée. Jusqu'alors il ne l'avait point apperçue; car c'était un mouvement plus pur que la curiosité, qui l'amenaient en ce lieu. Depuis lors ayez de gens ont examiné avec soin le piedestal, ils se sont amusés à déchiffrer l'inscription, & ils ont bien fait; car ils ne savaient pas lire grand-chose sur le front de la déesse des amours.

Charmides, à qui rien de ce qui était dans ce lieu ne paraissait sans conséquence, se réjouit de cette découverte. Il examina ces anciens caractères, & après bien de la peine, il en tira ces mots: à *Vénus Uranie*.

Dans les siècles grossiers, où l'on avait consacré la statue, il n'y a pas lieu de croire que ces mots eussent le même sens que leur donnerent depuis les sages modernes. Sans doute que l'autel & la statue servaient à conserver la mémoire du jour dans lequel *Vénus*, la compagne des filles de Chypre, leur avait été enlevée, pour être dans le ciel la compagne des dieux. *Charmides*, quoique bien éloigné d'être un Platon, réfléchit long-

tems sur ce sujet. Ces réflexions éleverent son ame à de plus grandes idées, jusqu'à ce qu'il eut la vision qu'il a lui-même laissée par écrit, & que je vais rapporter avec ses propres paroles.

(*La suite pour le mois prochain.*)

III. *Le Luxe. Poème.*

*Prima peregrinos obscæna pecunia mores
Intulit, & turpi fregerunt sæcula luxu
Divitiæ molles.* **JUVENAL.**

QUEL mélange de voix plaintives & funebres,
De malheureux trainant, dans l'horreur des té-
nebres,

Leur squelette couvert de lugubres lambeaux,
Et pour qui la famine est le moindre des maux!
Mais aussi quel spectacle, & quel brillant con-
trafte

Offre le luxe altier, que sur le char du faste
Promenent la mollesse, & la superbe sœur
L'opulence, que berce & qu'encense l'erreur!
O raison, qu'es-tu donc? quelles loix arbitraires
Ont pu jusqu'à ce point allier des contraires?

Quoi , des siècles passés les défaits affreux
 Jamais sur nos devoirs n'éclaireront nos yeux !
 Le luxe est notre idole , hélas ! & tout nous crie :
 " Renversez-la , tremblez , & sauvez la patrie. ,,
 Parcourons l'univers : sur les tombeaux des
 grands ,

Sur le marbre & l'airain des plus saints monumens
 La vérité grava cette leçon auguste ,
 L'effroi du Sybarite , & la gloire du juste :
 " D'un empire les mœurs sont le plus ferme ap-
 pui :

Sans elles il n'est rien ; elles sont tout pour lui.
 Leur active puissance échauffe l'héroïsme ,
 Et le germe sacré du vrai patriotisme.
 Mais le luxe à son tour est le fléau des mœurs :
 On veut y suppléer en vain par les grandeurs :
 Faible & trompeur soutien ! C'est un vaste
 édifice ,

Porté sur un volcan . . . un secret précipice
 Prépare chaque jour imperceptiblement ,
 Le rapide malheur d'un long écroulement. ,,

L'entendez - vous , mortels ? quelle coupable
 audace

Vous fait braver ainsi le sort qui vous menace ?
 A peine le génie a du flambeau des arts .

Recueilli par ses soins quelques rayons éparés ;
 A peine un crépuscule annonce cette aurore
 D'un jour qu'il promet pur , mais qui n'est pas
 encore ,

Que votre ame à l'erreur tient par un nouveau
 nœud ,

Et le besoin du luxe est votre premier vœu.
 Dejà de la nature oubliant le partage,
 L'homme oppose le crime aux vertus , qu'il ou-
 trage ,

Pour régir les humains sous un sceptre de fer ;
 La fourbe & l'intérêt , monstres nés de l'enfer ,
 Luttent contre le prince , & le prince contre eux :
 On se cache ses maux , en se disant qu'on brille ;
 Et l'état , au lieu d'être une heureuse famille ,
 Devient de jour en jour un corps de conjurés ,
 L'un par l'autre avilis , & souvent déchirés.

Un ravisseur ourdit des trames clandestines :
 Autour de lui bientôt tout n'est plus que ruines.
 Tantôt c'est un *Sylla* , tantôt c'est un *Séjan* ;
 Mais , fût-il un *César* , c'est toujours un tyran.
 Un temple est son palais , les myrtes le couron-
 nent ,

Hébé remplit sa coupe , & les jeux l'entourent.
 Ses égaux ne sont plus que des captifs tremblans ,
 Pour obtenir du pain traînant leurs fers sanglans ,

Et

Et suppliant, le front baissé vers la poussière,
 L'ennemi qui repait ses yeux de leur misère;
 Qui leur donne ce pain, bien moins pour les nour-
 rir ,

Que pour se conserver le droit de voir souffrir
 Des esclaves soumis, qu'au fond de leur cabane,
 Ce farouche oppresseur foule d'un pied profane:

C'est ainsi qu'autrefois, du faite des honneurs,
Babylone tomba, livrée à ses vainqueurs :
 Un joug d'airain croula sur sa tête superbe ;
 Tout fut, jusqu'à ses murs, enseveli sous l'herbe,
 Le luxe enfante seul cette secte nouvelle,
 A la nature, aux loix, à l'état infidèle,
 Qui des plus saints devoirs redoutable fléau,
 Fuit la paternité comme un pesant fardeau ;
 Et préférant à tout sa liberté cynique,
 Sépare son bonheur de la cause publique.
 O peuple infortuné, qui crois par la grandeur
 Opposer pour toujours une égide au malheur,
 Tremble, tu périras, si ta molle imprudence
 Adopte ces abus & proscriit l'innocence,
 Tremble, qui que tu sois . . . dans un sol appauvri
 Tout arbre doit languir sur son tronc dépéri :
 Il meurt en nourrissant des rameaux inutiles,
 Et souvent dangereux lorsqu'il les rend fertiles ;

Tant ses fruits ont de fucs , dont la malignité
 Corromprait le fluide , ame de ta fanté !
 Tel , & plus promptement , un empire s'épuise :
 Sans se renouveler , sa force se divise ;
 Le luxe s'enrichit des dépouilles des mœurs ,
 Les vices des esprits s'impregnent dans les cœurs.
 Le fleuve du bonheur se corrompt dans sa course ,
 Et le crime bientôt tarit jusqu'à sa source.
 Les citoyens , livrés à leurs goûts vicieux ,
 Eclairant leur hymen du flambeau des furies ,
 Versent , boivent le sang dans leurs noces impies.
 L'ardeur de nuire ajoute à leurs transports affreux :
 Couple exécration ! . . . il naît un monstre digne
 d'eux ,

L'égoïsme , tyran cruel avec adresse ,
 Qui rampe par orgueil , & croît par sa souplesse.
 Une perfide joie éclate en ses regards :
 Sur un trône sanglant , hérissé de poignards ,
 Il triomphe , & frappant à son gré ses victimes ,
 Savoure pour encens le succès de ses crimes.

En vain par leur pouvoir on rassure les rois ,
 Et les républicains par le choix de leurs loix :
 L'honneur s'évanouit , dès que le luxe entraîne ;
 Dans tous les cœurs l'envie est mere de la haine :
 Plus d'ordre , ou de remords : plus de crédit pu-
 blic ;

L'amour est un encan , l'hymen est un trafic.
 Pour de frivoles biens , pour des trésors factices ,
 On se foumet alors aux plus grands sacrifices.
 Les champs sont désertés : la terre sans honneur
 Attend en vain les bras de ses cultivateurs ;
 Les lâches , de la mode artisans mercenaires ,
 Dédaignent les fillons , dont s'honoraient leurs
 peres :

La gaze en mille atours se change sous leur main ;
 L'aiguille assujettit les métaux au dessein ;
 Et ces nombreux frelons , fiers de leur industrie ,
 Dévorent sans pudeur le miel de la patrie.

Que de cœurs innocens , & nés pour les ver-
 tus ,

Par ses enchantemens le luxe a corrompus !
 Cette naïve *Eglé* , si simple , si modeste ,
 Dont les yeux annonçaient une candeur céleste ,
 A bientôt oublié , qu'un pere vertueux
 Espérait que sa main lui fermerait les yeux.
 Le préjugé flétrit une chaîne légale :
 L'impudique a brûlé d'une flamme vénale ;
 L'exemple a triomphé , la mode a prévalu ,
Eglé n'a plus de frein . . . & l'état a perdu
 Une mere féconde , une épouse fidele ,
 Et des fils laboureurs , ou soldats pleins de zele.

Le travail est aux arts , au génie , aux héros ,
 Ce qu'à l'arc est le bras , & la flamme aux métaux.
 Pourquoi vois-je un mortel , dont l'audace cou-
 pable

Du pacte social rompt la chaîne admirable ,
 Qui toujours inactif , se fatigue à jouir
 Des travaux qu'il ordonne en volant au plaisir ;
 Qui léger dans ses goûts , constant célibataire ,
 Rougirait d'être amant , d'être époux , d'être
 père ?

Le cruel ! pour tenir à la société ,
 Lui verse les poisons dont il est infecté !
 De la fiere *Ninive* ainsi périt l'orgueil .
 De sa haute splendeur son faste fut l'écueil :
 Ainsi se renversa cette *Tyr* orgueilleuse ,
 Du commerce & des arts despote ambitieuse ,
 Qui s'enivrait de gloire , & forçait l'univers
 D'apporter à ses pieds les tributs des deux mers .
 Si *Darius* , mourant sous le fer d'*Alexandre* ,
 Vit son trône détruit , & son palais en cendre ;
 Si sa mere parut mériter ses revers
 En baissant cette main qui lui donnait des fers ,
 Qui des Persans vaincus prépara les outrages ,
 Leur mollesse sur eux rassembla ces orages :
 Ils semblaient respirer un air fatal aux mœurs ,
 Et le crime forma de ses noires vapeurs

Le nuage enflammé, d'où s'élança la foudre
 Qui d'un prince énérvé mit la couronne en pou-
 dre.

Quel souvenir encor vient frapper mon esprit ?
 Je crois entendre & voir un illustre proscrit,
Marius, fugitif, seul avec son courage,
 Assis sur les débris des remparts de Carthage.
 " Ecoutez, disait-il, écoutez-moi, Romains :
 Les rênes de l'empire échappent de vos mains ;
 Les mœurs de l'Orient, la pompe de l'Asie
 Ont fait taire les loix , ont produit l'anarchie,
 La même décadence a soumis à vos coups
 Ces Grecs que l'univers voyait d'un œil jaloux.
 Leur honteuse indolente a forgé leurs entraves ,
 Et d'un peuple de rois fait un peuple d'esclaves.
 Comme eux vous connoîtrez combien pesent des
 fers ;
 Que d'attentats nouveaux ! que de forfaits divers !
 Sylla veut conserver sa grandeur usurpée :
 En observant César , je devine Pompée.
 Ces Cimbres , ces Teutons , qu'a terrassés mon
 bras ,
 M'annoncent des dangers que vous ne voyez pas.
 Des bornes , qui par vous avaient été prescrites ,
 L'univers trop ferré veut franchir les limites.

Sous un ciel où le fer est l'emblème des cœurs ,
 La nature indignée enfante des vengeurs :
 Ils vont d'un pôle à l'autre ensanglanter la terre ;
 Leur fureur gronde & frappe, ainsi que le tonnerre.
 Comme ils immoleront les lâches Lucullus
 Aux manes outragés de nos Fabricius !
 Les femmes par l'amour aux crimes enhardies
 Mourront sur le tombeau des chastes Cornélies.
 Ainsi change le monde ,, . . . Et peut-être qu'un
 jour

Ces conquérans fameux , corrompus à leur tour ,
 Sacrifieront leur gloire à d'indignes faiblesses ,
 Leurs devoirs aux plaisirs , & leurs loix aux ri-
 chesses ;
 Ils feront , comme vous , dépouillés & vaincus
 Par quelque nouveau peuple , armé de ses vertus,
 O mes contemporains , héritiers de la gloire
 De ces enfans du nord , conduits par la victoire ,
 Qui de la liberté suivant les étendards
 Ont mérité le trône & l'aigle des Césars ;
 Des fers que *Marius* craignait pour sa patrie ,
 Vos aïeux ont chargé cette fiere ennemie.
 Mais que l'oracle entier ne s'accomplisse pas !
 Leur sage austérité , bien plus que les combats ,
 Vous a transmis les droits , monumens de leurs
 forces :

Du luxe redoutez les trompeuses amorces.

Il ne m'appartient pas de vous interroger :

J'en appelle à vos cœurs, sans vouloir les juger.

Mais si dans ce tableau, dans son horrible en-
semble,

Vous avez cru trouver un trait qui vous ressemble,

Quelque faible qu'il soit, corrigez ce défaut ;

On ne le peut jamais, ni trop bien, ni trop tôt.

Pourquoi souffririez-vous que d'un voile plus som-
bre

L'éclat de votre nom fût terni par cette ombre ? }

Prouvez que, dans ce siècle, où triomphe le goût,

Votre délicatesse aime à veiller sur tout,

Et que des vérités les clartés immortelles

Etaient dignes de vous, comme vous dignes d'el-
les.





QUATRIÈME PARTIE.

LE
NOUVELLISTE SUISSE,
ou
ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.

TURQUIE.

Constantinople. On est présentement assuré ici que les conférences de Bucharest sont rompues ; & comme on a persuadé aux habitans de la capitale que cette guerre intéresse autant la religion que l'état , ils en sollicitent eux-mêmes la continuation. Cette rupture est attribuée aux demandes contenues dans l'*Ultimatum* remis par les plénipotentiaires de la Russie à celui de la Porte , & auxquelles il a été impossible de souscrire. Cette piece contenait en substance les arti-

cles suivans : 1°. Que la sublime Porte reconnaîtra toutes les nations Tartares indépendantes à tous égards de toute autorité étrangere. 2°. Qu'elle abandonnera au propre & absolu gouvernement des Tartares la presqu'isle de Crimée, excepté *Jenikalé & Kerké*, que la Russie se réserve. 3°. Qu'elle reconnaîtra à la Russie l'entiere propriété d'*Azof*, & de ces deux autres places avec leurs ports & districts. 4°. Qu'en échange de *Bender*, elle lui cédera *Kilburn*, démolira entièrement *Oczakow*, & reconnaîtra pour barriere des deux empires, tout l'espace de terrain qui s'étend de la mer-Noire entre le Borysthene, le Bog & le Niester, jusqu'à la frontiere de la Pologne ; prenant pour la Sienne ce dernier fleuve jusqu'à son embouchure, & le Bog pour celle de la Russie. 5°. Qu'elle consentira que toutes sortes de bâtimens Russes, sans aucune restriction, puissent naviger dans toutes les mers renfermées entre ses terres, avec le passage libre de la mer-Noire à la mer-Blanche & réciproquement, comme aussi dans le Danube. 6°. Qu'elle accordera à la Russie la liberté de commerce dans tous ses états, villes & échelles, avec les mêmes privilèges & immunités dont jouissent les autres nations Européennes, & particulièrement les Anglais & les

Français. 7°. Qu'elle emploiera désormais pour traduction du titre impérial en langue turque, l'expression de *Padiska* des Russes; qu'elle accordera la construction d'une église Greco-Russe à Pera, une faculté plus étendue de protéger la religion chrétienne, de même que les églises, & son crédit auprès des régences de Tripoli, de Tunis & d'Alger, pour qu'elles concluent sous sa garantie des traités d'amitié & de commerce avec la Russie. Enfin l'abolition entière de tous traités antécédens sans exception. Si la sublime Porte souscrit à tous ces articles en la manière proposée, la cour impériale de Russie consentira 1°. que la Porte construise une forteresse sur l'isle qui se trouve entre celle de *Taman* & la Crimée. 2°. Elle rendra sous certaines conditions toutes les isles de l'Archipel qui sont actuellement en sa possession. 3°. Elle restituera de même sous certaines conditions, la Valachie, la Moldavie, *Giurgewo*, *Ibrabilow*, *Choczim*, & autres, avec toute la Besarabie. 4°. Lorsque *Kilburn* aura été cédé, *Oczacow* démoli, & le terrain spécifié reconnu pour barrière, la Russie restituera *Bender* & se désisterra de toute indemnité, &c.

Cet *Ultimatum* était accompagné d'un article séparé, concernant quelques détails

touchant l'indépendance des Tartares en particulier. La Russie exige que toutes les hordes de ces peuples soient soumises au gouvernement de leur khan, de la race des *Gengis* & légitimement élu par les états du pays, & reconnu comme indépendant par toutes les puissances voisines. Et comme on prétend que, suivant la religion mahométane, le concours de deux chefs de la loi est incompatible, la cour de la Russie consent que les Tartares reconnaissent l'autorité spirituelle des empereurs Ottomans, comme chefs de tous les musulmans, & que l'on fasse des prières en leur nom en qualité de caliphes & de protecteurs des saints lieux. La justice sera administrée selon la loi mahométane; mais la Porte reconnaîtra expressément la Russie comme garante perpétuelle de l'indépendance des Tartares, &c.

La cour Ottomane, croyant ne pouvoir en aucune façon souscrire à des conditions aussi dures, a fait remettre pour sa justification aux cours amies de S. H. & publier un manifeste, dans lequel, après avoir détaillé historiquement tout ce qui s'est passé au congrès de Fockiani & aux conférences de Bucharest, de même que les efforts pour tâcher de procurer le retour de la paix, elle expose les motifs qui l'empêchent absolu-

ment de consentir sur-tout à l'indépendance des Tartares, & espere que la continuation de la guerre ne lui sera pas imputée, &c.

Il se tient presque tous les jours des divans au ferrail ou chez le muphti ; on prétend même que les ministres des cours de Vienne & de Berlin ont eu des conférences avec ceux de la Porte. Un des principaux officiers est parti pour presser la marche des 60 mille hommes de nouvelles troupes que l'on envoie à la grande armée. On enrôle de toutes parts, on augmente la paie des soldats, & l'on forme d'immenses magasins en divers lieux. Le grand-seigneur s'est rendu à la mosquée avec une pompe extraordinaire, pour implorer la bénédiction du ciel sur ses armes.

Avec la nouvelle que les hostilités avaient recommencé sur le Danube, on avait eu avis de quelques avantages remportés par un corps d'Ottomans sur quelques détachemens de l'armée Russe ; mais ces avis ne se sont point confirmés.

Ali-bey est encore à Jassa, dont il a dessein de réparer les fortifications. Comme il fait des préparatifs pour retourner en Egypte, en profitant de la dissention qui regne entre ceux qui y commandent & les peuples, on prend des mesures pour s'y opposer, & il a

été défendu d'exporter des bleds dans la Syrie.

On écrit de Smyrne que Cara - Ofman-Oglou est rentré en grace, que la Porte l'a confirmé dans toutes ses dignités, & lui a de plus accordé le gouvernement de Magnésie. On croit même qu'il recouvrera celui de Smyrne, où il regne actuellement un si grand désordre que les consuls étrangers ont écrit aux ambassadeurs respectifs auprès de la Porte, pour obtenir que S. H. envoie un gouverneur qui puisse protéger les commerçans & rétablir la tranquillité. Quelques bâtimens Russes, commandés par le fameux capitaine Grec Pomajotti-Alessiane, ont attaqué & détruit deux vaisseaux Turcs; dans le port de Damiette.

Deux mirza Tartares, arrivés depuis peu en cette capitale, ont apporté la nouvelle intéressante, que le galga - sultan, ou ancien khan de la Crimée, après avoir fait un séjour de plusieurs mois à Petersbourg, en est revenu avec un officier Russe, porteur d'une lettre par laquelle l'impératrice sollicite le khan actuel de faire marcher un corps de 30000 Tartares Nogais, pour agir contre la Suede; mais que le khan ayant assemblé les principaux de sa nation, avait refusé par leur avis de fournir ce secours, sur-tout:

contre une nation de qui ils n'avaient point à se plaindre ; vu d'ailleurs que les Tartares ne se sont engagés envers la Russie qu'à observer une exacte neutralité pendant la présente guerre.

R U S S I E.

Petersbourg. Le comte Jwan Golofkin est parti pour se rendre à Dantzic en qualité de ministre : il est spécialement chargé de travailler à terminer d'une manière amiable les différends élevés entre S. M. le roi de Prusse & le magistrat de cette ville, au sujet de la propriété du port & des péages sur la Vistule.

Le conseil de guerre, nommé pour juger le chef des Cosaques du Don, l'avait condamné à mort ; mais l'impératrice a commué la peine en une prison perpétuelle dans un des châteaux de l'Estonie & à une forte amende ; comme son enlèvement avait causé quelque fermentation parmi ces peuples, la cour a fait partir quelques régimens pour les contenir dans le devoir.

Plusieurs officiers de distinction, & en particulier le prince d'Anhalt-Bernbourg, ont demandé & obtenu la permission de servir comme volontaires dans la grande armée.

On a parlé de l'émigration des *Turguts*, comme d'un fait récent, quoiqu'elle se soit exécutée dès l'année 1771. Ce qui a donné lieu à la rappeler, c'est que son heureux succès avait invité les Buchares, & d'autres hordes voisines, à en faire de même. On est actuellement occupé à prévenir de pareils projets, qui porteraient un préjudice considérable à cet empire, à mesure qu'ils sont conformes aux inclinations de ces peuples, dont la vie errante assurait autrefois l'indépendance.

Trois frégates Russes se sont rendues de Cronstad à Travemund, pour recevoir & transporter à Petersbourg la landgrave régente de Hesse - Darmstad, & les princesses ses filles, dont l'une doit, comme on l'a dit, devenir l'épouse du grand - duc de Russie. L'on fait actuellement de grands préparatifs pour ce mariage.

Le prince Adam Czatoriski s'est rendu dans cette capitale, afin de rendre hommage pour les terres qu'il possède dans les provinces de la Pologne occupées par les Russes. En se conduisant de même pour ses autres biens, il deviendra feudataire de quatre puissances différentes.



S U E D E.

Stockholm. Les soins que le roi se donne pour réformer les abus qui s'étoient introduits pendant la dernière administration, & procurer le bien de ses sujets, se multiplient chaque jour & embrassent tous les objets utiles. S. M. a rétabli l'ancienne discipline dans ses armées. Plusieurs officiers, à qui ce changement a paru trop pénible, ont demandé & obtenu leur démission. Les postes qu'ils occupaient ont été remplis par d'autres plus disposés à entrer dans les vues du souverain.

Quelques habitans de la Dalécarlie, province la plus peuplée & la moins fertile du royaume, ont supplié S. M. de leur assigner dans certains districts où le bois est abondant, des lieux où ils puissent s'établir & défricher les terres. Cette demande leur a été accordée, & ils ont obtenu des établissemens dans la Bothnie, où ils auront à défricher des terres qui depuis très-long-tems sont incultes.

Le roi a fait tirer des magasins royaux des grains pour les distribuer aux cultivateurs indigens, & les mettre en état d'ensemencer leurs terres, en leur donnant le choix, ou d'en rembourser la valeur à un terme

terme très-long , ou de les rendre en nature après la moisson. Plusieurs d'entre eux n'attendent pas le terme pour rembourfer.

Mais l'un des soins les plus essentiels de S. M. a pour objet les hôpitaux & les maisons des orphelins. Deux seigneurs du premier rang en ont été nommés les directeurs. Le roi leur a remis une instruction de sa propre main , renfermant divers détails relatifs à l'ordre & à l'économie. Toutes les amendes seront appliquées au profit de ces établissemens. Cependant tous ces soins n'empêchent pas que S. M. , dont toutes les vues sont pacifiques , ne prenne des mesures pour mettre son royaume dans le meilleur état de défense. Les régimens de la couronne sont complettés , & exercés régulièrement. On répare & on approvisionne les forteresses de la Scanie & de la Finlande, & les forces navales sont aujourd'hui sur le pied le plus avantageux.

D A N N E M A R C.

Copenhague. Le roi a donné le commandement de la flotte qui est en rade , prête à faire voile , à l'amiral Kaas , qui a arboré son pavillon à bord du vaisseau le Superbe.

La colonie établie à Holsteinbourg , dans

H

le Groënland, s'étant adressée à la compagnie générale du commerce pour lui demander les matériaux nécessaires à la construction d'une église, & ayant accompagné sa demande de 20 tonnes de lard de baleine, la compagnie a fait embarquer pour cette colonie une église en bois, avec une tour, une cloche, un autel, des fonts baptismaux, &c. Toutes les pièces sont numérotées de manière à pouvoir être rassemblées sans peine. C'est le premier bâtiment public de cette colonie, où les missionnaires pourront faire le service divin.

Un officier François a levé, avec la permission de la cour, la carte exacte des côtes de l'Islande, du Groenland & de la Norvege : ce qui répandra de nouvelles lumières sur les lieux où la pêche de la baleine se fait avec le plus de succès.

P O L O G N E.

Varsovie. Malgré les efforts multipliés du nonce de Novogrodeck & de ceux de son parti, la pluralité a décidé en faveur de la confédération générale, qui ayant envoyé une députation au roi pour le prier d'y accéder, & S. M. ne rendant point de réponse positive, le baron de Stackelberg, ministre

de Russie, lui fit déclarer que, si elle n'y accédait pas purement & simplement dans ce même jour, une armée formidable se rendrait à Varsovie & y leverait de fortes contributions. Sur quoi le roi fit assembler les ministres & les sénateurs, qui opinèrent qu'il fallait céder à la nécessité; l'accession de S. M. a achevé de consolider la confédération. Elle a fait ensuite publier un manifeste pour annoncer le changement survenu dans la manière dont se traiteront désormais les affaires & l'élection du comte Poninski & du prince Radziwill en qualité de maréchaux de la confédération. Cet acte fut enregistré au grad de cette capitale, portant la signature de 62 membres de l'ordre équestre. Le jeudi 30 avril, le ministre de Russie envoya de grand matin inviter tous les nonces à se rendre dans son hôtel. Dès qu'ils y furent arrivés, il leur déclara que l'intention de sa souveraine & des deux autres puissances alliées, était que l'acte de la confédération fût signé par tous les membres de la diète, & que, cette assemblée finie, la confédération subsistât aussi long-tems que les affaires l'exigeraient. Il ajouta que, si les nonces entreprenaient de s'y opposer, ils attireraient sur leur patrie les dernières calamités, &c. Les nonces de retour, étant entrés dans la cham-

bre des sénateurs, on lut un mémoire conforme à la déclaration du baron de Stackelberg; on essaya d'y faire apporter quelque modification; mais le roi ayant dit qu'il n'avait rien pu obtenir sinon que la confédération cesserait avec la diète, à condition que celle-ci durerait aussi long-tems que les affaires ne seraient pas décidées, le plan proposé par le ministre de Russie fut adopté & scélé au grad. Ainsi la diète, qui, suivant les loix du royaume, ne doit jamais être prolongée au-delà de 40 jours, aura une durée illimitée, & la confédération ne finira que lorsque les traités de cession avec les trois puissances auront été conclus & que les arrangemens relatifs au gouvernement auront été réglés de concert & en entier. Ce premier article préliminaire, mais essentiel, ayant été décidé, on a requis les ministres des trois puissances d'exposer par écrit jusques où elles poussent leurs prétentions, quelles limites elles donnent aux provinces de la Pologne qu'elles s'attribuent. Ils ont répondu en renvoyant simplement aux exposés respectifs des droits de ces mêmes puissances remis précédemment. On leur a représenté ensuite que, comme la république avait réfuté ces exposés dans les réponses qu'elle avait fournies, il conviendrait que

Les droits prétendus & contestés fussent remis à la décision des puissances neutres & garantes des traités. Mais ces ministres ont rejeté cette proposition, en rappelant la déclaration du 22 janvier, donnée au nom des trois puissances, laquelle fixe l'époque du 7 juin pour un arrangement définitif ou, pour étendre à ce défaut leurs prétentions sur la Pologne beaucoup plus loin. Ils ont insisté ensuite de nouveau sur la nécessité de nommer sans délai une délégation munie de pleins pouvoirs, pour traiter & décider toutes les affaires avec eux. Cette réponse répandit la consternation, d'autant plus qu'elle fut suivie de l'entrée de quelques escadrons de hussards Autrichiens & Prussiens dans cette capitale, & que d'autres corps de troupes étrangères s'en approchaient de toutes parts. Le 7 mai, le comte Poninski proposa à la diète, qui se tient toujours à huis clos, de nommer la délégation exigée, pour décider du sort de la république, du roi & des particuliers. Mais S. M. s'y opposa, & malgré les menaces des trois ministres, son avis fut suivi. On fit ensuite la lecture des réponses des puissances neutres aux lettres que le roi leur avait écrites dans les conjonctures présentes; & ce prince proposa à son tour de leur envoyer des am-

bassadeurs , pour les prier d'accepter les fonctions de médiatrices ; mais cette ouverture fut rejetée comme inutile ; cependant on ne prit aucune résolution dans cette séance , non plus que dans les deux suivantes. Le 10, les trois ministres écrivirent au comte Poninski un billet , pour lui faire sentir les suites menaçantes des délais dont on usait , & la nécessité de faire approuver l'acte qui , vu l'établissement de la délégation , devait proroger la diete. Ce billet fut lu dans une nouvelle assemblée , de même que l'acte de prorogation. Sur quoi les sentimens furent très-partagés , & cette diversité d'opinions donna lieu à de longs débats. Le roi & ceux de son parti consentaient qu'il fût nommé une délégation de la diete munie de pleins pouvoirs pour traiter & conclure avec les ministres étrangers l'affaire du démembrement , mais non pas pour régler la nouvelle forme de gouvernement à donner à la république. S. M. fit envisager le péril éminent que la religion catholique ne fût plus dominante. Son discours produisit une fermentation générale. Les ministres des trois cours , pour en détruire l'effet , envoyèrent aux maréchaux de la confédération une note dans laquelle ils faisaient observer à la diete , que le roi n'avait pour but que de conserver

& même d'étendre son autorité, tandis qu'il souscrivait avec docilité au démembrement de la Pologne. Pour donner plus de poids à cet avis, de nombreux détachemens se répandirent autour de la ville, dont les huffards parcouraient les rues. Cependant, malgré ces conjonctures effrayantes, les opinions dans l'assemblée du 11 penchaient pour le projet du roi; & il aurait été adopté, si l'on eût cueilli les voix; mais le tems se passa en disputes & en reproches. Le lendemain 12, jour fixé par les ministres des trois cours pour recevoir la résolution finale des états, s'était écoulé de même en vaines déclamations; pour prévenir les cruelles extrémités auxquelles on avait lieu de s'attendre, on députa aux ministres des trois cours, en vue d'obtenir qu'ils suspendissent l'effet de leurs dernières déclarations; mais on en rapporta une nouvelle plus menaçante encore, & dans laquelle ces ministres annoncent que, si l'acte présenté par le maréchal de la confédération n'était pas accepté dans la journée, ils exécuteraient leurs menaces, & regarderaient comme ennemis de leurs cours & de la patrie, tous ceux qui s'opposeraient à l'acceptation de cet acte. Cette dénonciation ayant été lue en diète, la noblesse proposa d'aller aux voix pour choisir l'un des

deux projets. Le roi exigea au contraire que l'on mit d'abord en question s'il était nécessaire de voter ou non sur cet objet. Deux évêques, tout le ministère, excepté le vice-chancelier de Lithuanie & les sénateurs au nombre dix-neuf, opinèrent pour la négative. Cinquante-deux membres de l'ordre équestre en firent de même, & cinquante & un embrassèrent l'avis contraire. Alors le maréchal Poninski prononça, " que les états assemblés ayant décidé par la pluralité de leurs suffrages qu'il n'était pas nécessaire d'aller aux voix par rapport au projet qu'il avait communiqué, ils avaient décidé par-là que le projet devait être signé. „ Il demanda en conséquence qu'il fût procédé sans délai à cette signature; cependant elle n'eut lieu de la part des trois ordres que dans une séance suivante.

Dans cet acte, dont les effets décideront du sort de la Pologne, les états annoncent d'abord la résolution qu'ils ont prise d'entrer au plutôt en négociation avec les ministres des trois puissances; ils nomment ensuite les commissaires par eux choisis, & leur donnent les pouvoirs les plus étendus, pour régler définitivement tout ce qui a pour objet les provinces démembrées & l'administration des affaires intérieures du royaume.

ils prescrivent des devoirs à leurs délégués relativement à la forme ou à la manière de négocier, & finissent par promettre une ratification pleine & entière de tout ce qui aura été conclu entr'eux & les ministres des trois cours.

Par une suite nécessaire de ce même acte, la diète suspendra ses assemblées jusqu'au 15 septembre prochain ; la délégation est composée de 72 nonces, sans y comprendre les ministres du roi & les sénateurs. On en formera divers comités, dont chacun aura son objet particulier. Celui qui doit travailler à régler les limites du royaume, a tenu sa première séance le 21 mai dernier.

Le ministère a fait remettre depuis lors aux représentans des trois cours, une réquisition par écrit, portant " que puisque la diète avait accédé à toutes les demandes de leurs souverains, on les priaît de faire retirer leurs troupes du royaume. „ A quoi le baron de Stackelberg a répondu, qu'il y était très-disposé, dans l'espérance que sa cour l'agréerait ; mais les deux autres ministres ont simplement promis d'en informer leurs souverains.

C'est ainsi qu'a été enfin décidé le démembrement de la Pologne. Nous avons cru qu'un événement aussi extraordinaire

exigeait les détails dans lesquels nous sommes entrés.

La délégation de la diete formera quatre comités qui s'occuperont respectivement des nouvelles limites de la Pologne, de la future constitution du royaume, de la recherche des assassins du roi, & des affaires des dissidens. Le sort des starosties est décidé. Après la mort de ceux qui les occupent aujourd'hui, elles seront vendues à l'enchere, & le produit entrera dans le trésor royal.

Les affaires de Courlande ne sont point terminées. Le roi s'est déclaré pour le duc, & ceux qui lui ont manqué sont condamnés à lui donner satisfaction.

On apprend que S. M. le roi de Prusse a défendu l'entrée du sel de Wieliczka dans ses nouvelles possessions, ce qui affoiblit considérablement le produit des salines de ce lieu-là.

A L L E M A G N E.

Vienne. S. M. I. partit le 6 mai de cette capitale, pour commencer le voyage qu'elle a résolu de faire en Hongrie. On a eu avis de son heureuse arrivée à Bude, d'où elle s'est rendue au camp de Semlin, pour y installer en personne les officiers qui ont eu part à la dernière promotion. Ce voyage

se fait avec très-peu d'éclat ; le monarque ne s'arrête que dans les places fortifiées, dont il examine attentivement les ouvrages.

La cour est si satisfaite de la conduite du comte de Peigen dans les royaumes de Galicie & de Lodomerie, que ce seigneur sera confirmé dans son gouvernement. Le général Frickzinski est parti pour Lemberg par ordre du prince Radziwil, pour y prêter foi & hommage à L. L. M. M. II.

Berlin. Il y a eu dans cette capitale, des fêtes magnifiques à l'occasion du séjour qu'y a fait la landgrave de Hesse-Darmstadt avec les princesses ses filles.

On mande de Brunswick, que le roi de Prusse, accompagné du prince héréditaire de Brunswick, a fait une visite au duc régnant dans son château de Langeleben, & que S. M. est retournée ensuite à Magdebourg en parfaite santé.

Breme. On apprend par des lettres de Coppenhague, que le traité entre la Russie & le Dannemarc, touchant la cession d'une partie du Holstein, a été conclu, & sera dans peu ratifié.

On reçoit des avis de Pétersbourg & d'autres endroits, qui confirment les avantages remportés par les Russes sur les Turcs, & le mauvais succès de la tentative faite par

ces derniers pour surprendre Giurgewo. Le général Romanzow a fait construire un pont sur le Danube, près de Mazin, dont la tête est fortifiée & garnie d'artillerie.

I T A L I E.

Rome. Le saint-pere a fait une promotion complete des treize cardinaux qui manquaient dans le sacré college; mais elle n'en a déclaré que deux, réservant les onze autres *in petto*. Les communautés laïques des états de l'église se trouvant chargées de dettes très-considérables, S. S. pour en faciliter le paiement, a rendu un édit qui impose 6 pour 100 sur les biens ecclésiastiques & autres qui en avaient été exemptés jusqu'ici.

Les derniers bâtimens arrivés du Levant à Ancone, ont annoncé que les hostilités avaient recommencé entre les Russes & les Ottomans; que le comte Orlow faisait visiter exactement les vaisseaux & bâtimens neutres destinés pour Constantinople ou qui en revenaient, & que les isles de Metelin, Scio & Stanchio ont été taxées à de fortes contributions.

En conséquence d'un ordre du grand-duc, tous les esclaves Turcs qui se trouvent dans le bague à Livourne, ont été séparés

des malfaiteurs. Au lieu d'une grosse chaîne qu'ils portaient, on leur a donné un petit anneau au pied & trois mailles à la ceinture. Ils feront désormais mieux nourris & mieux entretenus qu'auparavant.

E S P A G N E.

Madrid. L'ordre de recruter les troupes du royaume par provinces, a causé quelque soulèvement dans la Catalogne, & principalement à Barcelone. La populace s'attroupa; environ deux mille ouvriers armés au hasard, entrèrent dans la cathédrale & sonnerent le tocsin. Les boutiques furent fermées, la garnison prit les armes, & l'on empêcha les gens de la campagne d'entrer dans la ville. Pour appaiser le peuple, on lui donna l'assurance que l'on suspendroit la levée des recrues jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres de la cour, & l'on prend dans l'intervalle toutes les précautions possibles pour prévenir les suites de ce tumulte.

F R A N C E.

Paris. Les travaux du canal qui doit joindre la Somme à l'Escaut, avancent rapidement. On admire sur-tout dans l'exécution de cette utile entreprise, une portion de ce

canal, taillée dans le roc de dix pieds de haut sur dix de large & 700 toises de long; les puits pratiqués de distance en distance pour donner de l'air & du jour; les justes proportions, la hardiesse & la solidité du travail.

M. Pfeffel, concilier honoraire de la cour de Darmstadt, ayant fait présenter au roi le projet d'une école militaire pour la noblesse protestante d'Alsace, S. M. en a agréé l'institut. Cette école sera établie à Colmar. On y recevra des pensionnaires étrangers qui se destinent au service, & M. Pfeffel en aura la direction.

Une compagnie, que l'on dit être composée de mille familles de Dantzic, a demandé au roi la permission de venir s'établir à Marseille, au fauxbourg S. Lazare, où elles s'engagent à faire bâtir des maisons, établir des fabriques & construire des vaisseaux pour continuer leur commerce; S. M. a renvoyé le mémoire qui lui a été présenté, au conseil de cette ville, pour l'examiner.

A N G L E T E R R E.

Londres. Le bureau de la guerre a donné ordre d'augmenter de vingt hommes chaque compagnie des troupes de mer, & l'on tire cinq cents invalides de l'hôpital de Greenwich, pour remplacer sur les vaisseaux gardes-côtes un pareil nombre de soldats distribués sur la flotte.

Les émigrations continuent à se faire en Ecoſſe & en Irlande pour l'Amérique ſeptentrionale, & donnent beaucoup d'inquiétude au gouvernement.

Le parlement, pour extirper le jeu ruineux & illicite des actions, vient de donner un bill en vertu duquel il ſera établi un bureau où tous les courtiers ſeront tenus de faire enregiſtrer les noms des vendeurs & des acheteurs d'actions, de même que les preuves de la poſſeſſion réelle par ceux qui s'annonceront comme en étant propriétaires.

Manheim. Le 14^oe tirage de la loterie électorale Palatine, s'eſt exécuté le 27 mai 1773. Les numeros qui ont été extraits de la roue, ſont les n^o. 20, 73, 10, 24, 76.

Et par le 14^{ie} tirage ont été extraits le 14 juin. les numeros 76, 10, 84, 77, 67.

T A B L E.

I. PARTIE. ANNALES littéraires de la Suisse.	
I. Encyclopédie . ou Dictionnaire univerſel	
<i>raisonné des connoiſſances humaines.</i>	p. 3
II Voyage pittoreſque aux glaciers de Savoie ,	
<i>fait en 1772.</i>	16
III. Collection complete des œuvres de ma-	
<i>dame Riccoboni.</i>	27
IV. La Sainte Bible, &c.	36

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Causes célèbres & intéressantes, avec les jugemens qui les ont décidées.* 40
II. *Journal de lecture, ou recueil proposé par souscription.* 47
III. *Lettre à M. Visconti, &c.* 52
IV. *Reginelle, ou la virtuose de musique.* 65

III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Troisième voyage de M. J. A. de Luc au mont de Sixt.* 65
II. *Charmides & Théone, &c.* 80
III. *Le Luxe. Poème.* 94

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

<i>Turquie.</i>	104
<i>Russie.</i>	110
<i>Suede.</i>	112
<i>Dannemarck.</i>	113
<i>Pologne.</i>	114
<i>Allemagne.</i>	122
<i>Italie.</i>	124
<i>Espagne.</i>	125
<i>France.</i>	ibid
<i>Angleterre.</i>	126

